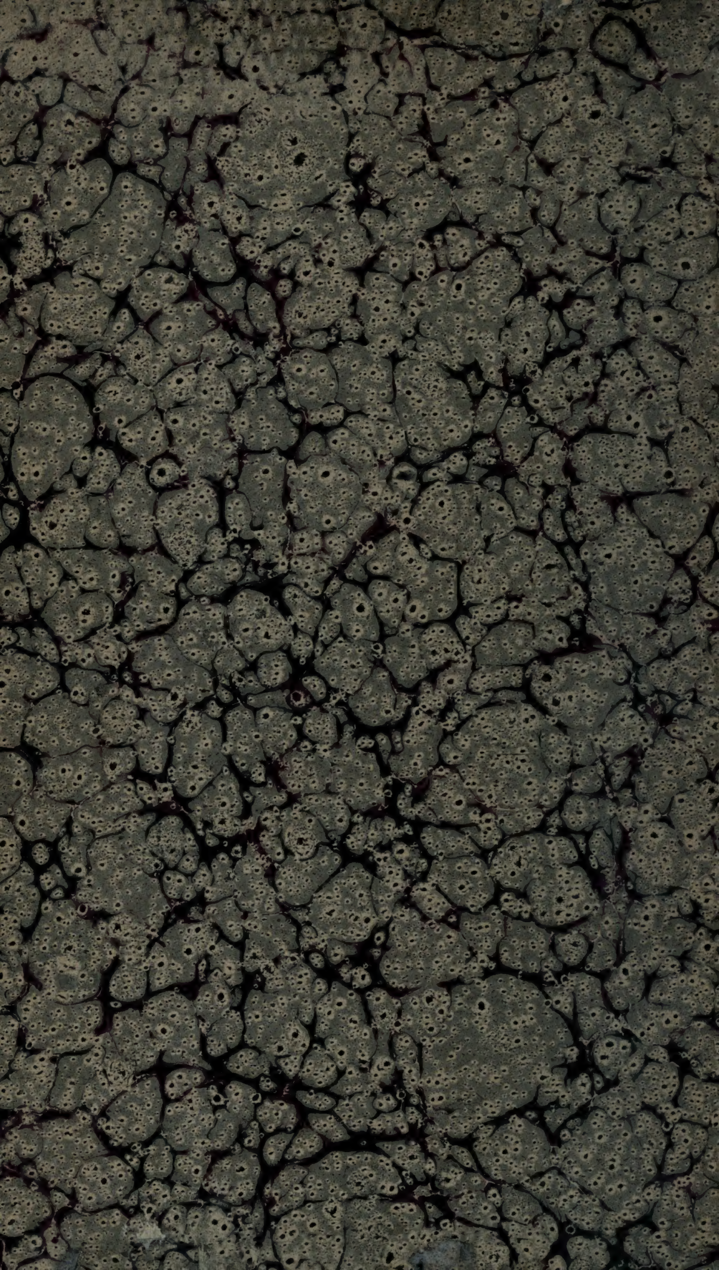
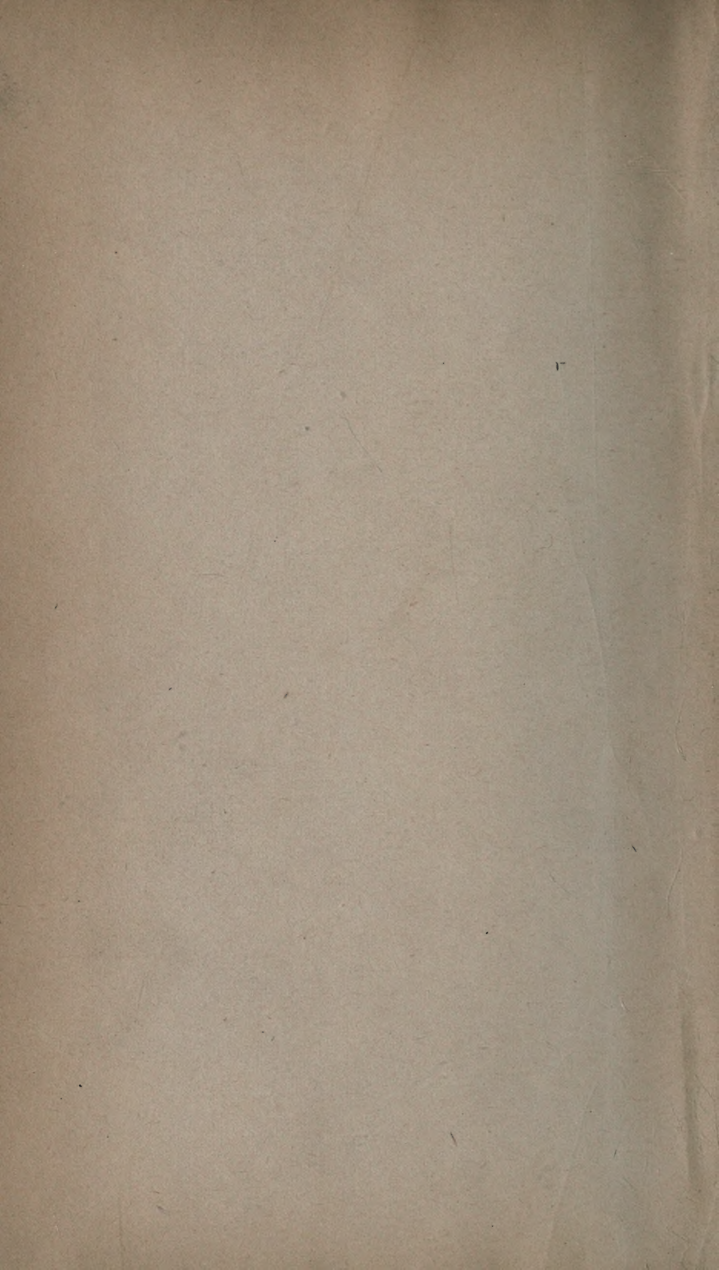








CLAIRIÈRES DANS LE CIEL

DU MÊME AUTEUR

Poésie

DE L'ANGELUS DE L'AUBE A L'ANGELUS DU SOIR (1888-1897) . . . . 1 vol.

LE DEUIL DES PRIMEVÈRES (1898-1900) . . . . 1 vol.

LE TRIOMPHE DE LA VIE (1900-1901) . . . . 1 vol.

CLAIRIÈRES DANS LE CIEL (1902-1907) . . . . 1 vol.

SIX SONNETS (1892) . . . . 1 vol.

VERS (1892) . . . . 1 plq.

VERS (1893) . . . . 1 plq.

VERS (1894) . . . . 1 plq.

UN JOUR (1894) . . . . 1 plq.

LA NAISSANCE DU POÈTE (1897) . . . . 1 plq.

QUATORZE PRIÈRES (1898) . . . . 1 plq.

LA JEUNE FILLE NUE (1899) . . . . 1 plq.

LE POÈTE ET L'OISEAU (1900) . . . . 1 plq.

L'ÉGLISE HABILLÉE DE FEUILLES (1906) . . . . épuisé

Prose

CLARA D'ELLÉBEUSE, *ou l'histoire d'une ancienne jeune fille*, roman . . . . épuisé

ALMAÏDE D'ÉTREMONT, *ou l'histoire d'une jeune fille passionnée*, roman . . . . 1 vol.

LE ROMAN DU LIÈVRE, *Clara d'Ellébeuse, Almaïde d'Etremont*, etc . . . . 1 vol.

POMME D'ANIS, *ou l'histoire d'une jeune fille infirme.* 1 vol.

PENSÉE DES JARDINS . . . . 1 vol.

FRANCIS JAMMES

—

Clairières dans le Ciel

1902-1906

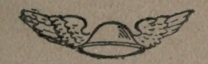
EN DIEU

TRISTESSES — LE POÈTE ET SA FEMME

POÉSIES DIVERSES

L'ÉGLISE HABILLÉE DE FEUILLES

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

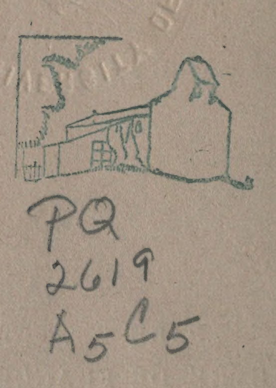
—

MCMXVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 12.

JUSTIFICATION DU TIRAGE



EN DIEU

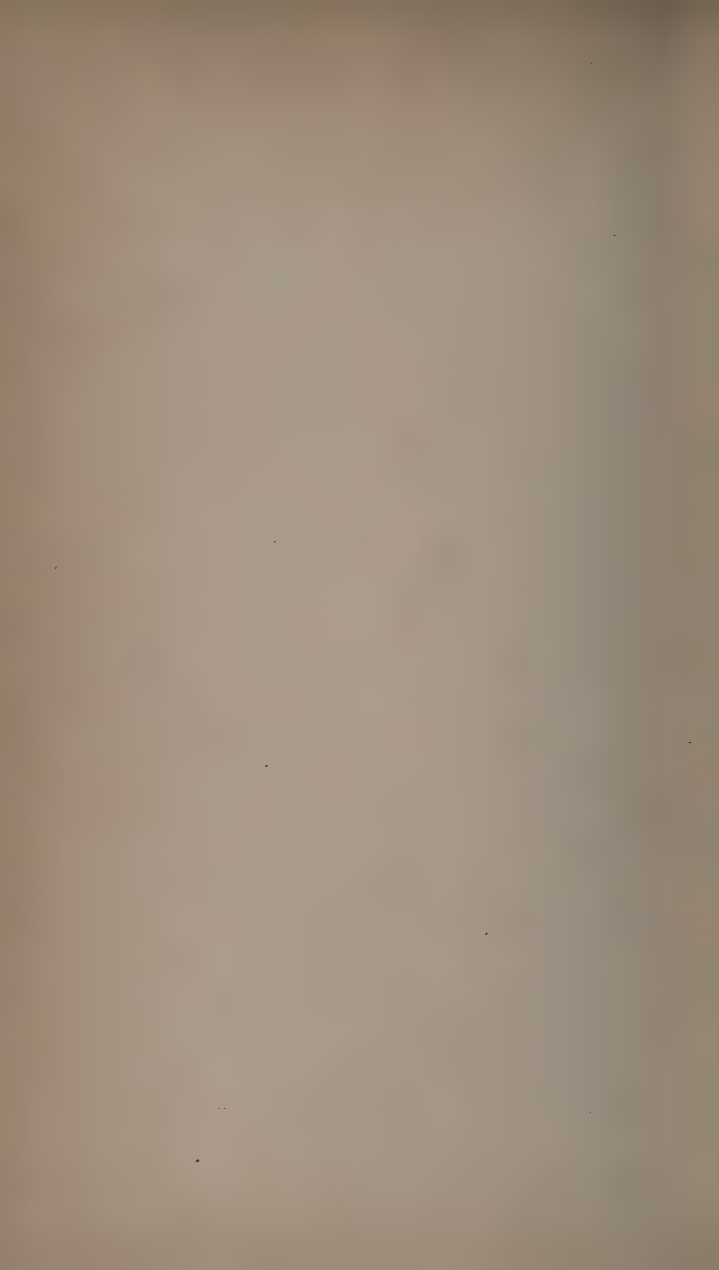
« ... Là-haut où je te vois, mon
« cher Maurice, où tu m'attends, où
« tu me dis : « Eugénie, viens ici,
« avec Dieu, où l'on est heureux. »

EUGÉNIE DE GUÉRIN.

1.

NOTE. — Les poèmes *En Dieu* et *L'Eglise habillée de feuille* sont des plus recents. Ils ont été écrits après mon retour au catholicisme, l'un en 1906, l'autre en 1905. — F. J.

A Edmond Pilon.



Douce année à venir de la Vie éternelle :
Primevères qui ne vous fanerez plus... Ailes
d'oiseau jamais fermées... Iris... Et gaies ombrelles...

Gaies ombrelles d'enfants, et rires d'un Jeudi
qui ne finira plus... Silence de Midi...
Joie calme qui s'étend aux champs du Paradis...

J'ai faim de toi, ô Joie sans ombre ! faim de Dieu.
Lorsque je serai mort, fermez-moi bien les yeux
pour qu'au dedans je voie enfin s'ouvrir les Cieux.

Absence de tout mal... O jour d'un Jour doré !
où, sans nuit à son âme, on verra s'étaler
les ailes de métal de l'azur sur les blés.

Je veux voir, car je suis plongé dans ce mensonge
qu'est la vie qui n'est pas la Vie. Que Dieu me plonge
dans Ce Qui Est. Pleurez, ma chercheuse d'oronges.

Mon amie dont la voix perçait le cœur des bois :
si douce qu'elle fût, il me faut une voix
plus douce, et une Amour plus douce encor que toi..

Choses, je ne vous ai pas vues encore... Roses,
comment donc êtes-vous au Ciel où est éclose
la Rose de mon Dieu où mon Dieu se repose ?

Voir un Jour dans le Ciel ceci : cette maison
d'où je reviens et où tu fus. C'est la saison
de la neige, après-midi d'Annonciation.

Chère Eugénie, sur cette neige il y avait
des empreintes de pieds d'oiseau, et j'ai posé
mes pas sur ces pas délicatement tracés.

O toi qui vois du Ciel comment ces choses sont :
que je puisse les voir plus tard à l'unisson
de ton cœur, en l'Eté des Résurrections !

... Sont-ce des colibris verts là où l'Indienne
— ta belle-sœur — et ses amies rient sous les chênes,
vers le ruisseau ? O pauvres rideaux d'indienne !

Salut, grande âme, ô sœur au front droit comme Dieu,
amère et sainte ! Réponds-moi du haut des cieux ?
Que vois-tu que je n'aperçoive en ces doux lieux ?

Cette eau est plus courante encor que dans la vie,
l'eau aux yeux bleus comme toi-même. Et la prairie
majestueuse ne s'éteint plus. Il est Midi.

Et le brasier de l'herbe en fleurs chante en dormant.
Et les lourds papillons du nouveau Firmament
vont et viennent à la lueur du Tout-Puissant.

Annonciation de l'âme en ce Dimanche...
— Mon frère, que vois-tu ? — Je vois les fumées blanches
que font à l'horizon les chemins qui serpentent.

— Que vois-tu ? Que vois-tu ? — Cette tapisserie
où ma prière et ma pensée anéantie
se brisaient, cette tapisserie si flétrie...

cette tapisserie de ta chambre glacée,
cette tapisserie humide où finissait
le monde — ainsi pour moi! — alors que tu vivais...

Comment la vois-tu dans cette chambrette austère
où ta désolation grande comme la Terre
s'épandait ardemment en muettes prières ?

C'est donc là que tu as appelé mon Dieu,
avec des mots si purs qu'ils formèrent ce creux
où le croyant qui meurt entre enfin dans les Cieux ?

Cayla! Cayla! Les jeunes filles vagabondes
sont venues. Elles ont noué leurs tresses blondes
aux tresses qu'en courant le soleil fait à l'onde...

Le chat noir, quel est-il dans la noire cuisine?
La giroflée sanglante au perron en ruine
comment est-elle donc dans la Cité divine?

L'enclos est éternel, le bosquet éternel,
Maurice est éternel, le salon solennel
est éternel... Ma sœur, vois-moi du haut du Ciel?

Ton misérable lit de servante du Ciel,
je sais que je ne l'ai pas vu tel qu'il *est*, tel
qu'en ce jour d'Annonciation Gabriel

le jonchait de perce-neige. Car il est dit,
car il est dit, ô vierge amère, à l'introït :
« *Des chœurs de vierges près du Roi sont introduits.* »

Béatitude, haies de roses, Juins dorés,
baumes, sombres verdeurs des torrides forêts,
l'Amour vous frappera de son éternité.

De même que tandis qu'à l'autel villageois
le Sacrifice a lieu, il a lieu à la fois
sur l'Autel élevé par la divine Joie :

de même notre vie qui se passe sur Terre
passe dans l'Infini par le même Mystère,
préparée par chacun, à jamais sombre ou claire.

Les cieux d'Avril veinés comme une agate bleue
par les branches à nu des platanes rugueux
éclateront laissant enfin voir les vrais Cieux.

Rentrer en soi, à la Face du Dieu vivant,
telle est la Loi. Rien n'est omis, ni le Printemps,
papillon bleu emprisonné par des enfants,

ni le baiser léger d'une enfant scrupuleuse,
ni la plaie de mon cœur, ni la jacinthe heureuse
qui rougit au parfum d'une gorge peureuse.

Triple cri de la haute alouette enrouée,
jacassements dans les sapins, qui éveilliez
de blonds sommeils épanouis sur l'oreiller...

Que seront, que seront ces rires et ces cris,
quand Dieu, levant le store bleu de l'Infini,
illuminera tous ces nids et tous ces lits?

Tout ce que l'on peut voir, il faut que l'on le voie,
que l'on entende aussi parler toutes les voix,
et que l'on touche et que l'on sente les lilas

qui, dans le parc, au seuil de cet autre Univers,
fondent à ce Soleil le feu de leurs cœurs clairs,
ô Cayla! leurs cœurs plus transparents que l'air...

Je vous reporterai, ô choses du Passé
à qui ma poésie prêta tant de beauté,
je vous reporterai où il faut que vous soyez!

Je vous reporterai au Futur où vous êtes.
Je me trompais quand je pensais, fraîches coudrettes,
qu'aucun vers ne logeait au creux de vos noisettes

Ce que j'imaginais dans sa suprême essence,
ce dont je faisais une ancienne romance,
c'étaient les visions du Ciel qui nous devancent :

O jambes nues dans l'eau tiédie par le solstice!
O robes chastement serrées entre les cuisses!
O racine où se réfugient les écrevisses!

Vous vivez de votre splendeur spirituelle,
vous existez encor, vous êtes encor réelles,
vous existez, car la beauté est immortelle.

Eugénie, Eugénie, tu me parles tout bas.
Nous savons que sur la terrasse où tu rêvas,
tu revis. Mais, hélas! nous ne te voyons pas.

Mais l'ange familier des choses invisibles,
mais les saints voient encor sur ton chapeau flexible
les iris qui l'ornaient renaître incorruptibles.

Eugénie, c'est au mois de Mai que vous mourûtes,
au blanc mois de Marie. Ou entendait la flûte
d'un enfant se mêler au bruit d'eau de la chute.

Et puis tout fut. Eugénie, vous vous en allâtes.
On entendit glisser à peine les savates
de la servante. Et le chien mit entre ses pattes

son museau plein de terre. Et Dieu vous accueillit.
Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.
Ainsi soit-il. Votre ange vous avait suivie.

Dans l'ineffable ardeur de l'Amour spirituel,
il était à genoux, offrant à l'Éternel
cinq ou six giroflées du perron paternel.

Et Dieu, dans la simplicité de sa grandeur,
prenait, ô Eugénie! ces misérables fleurs
qui rayonnaient alors d'être dans sa Lueur.

Et, dans le plus profond de votre âme éclairée,
amie qui m'entendez, à jamais s'étendait
l'équateur des Pays de la Sérénité.

... La flûte d'aulne frais qui mêlait son soupir
au vôtre, à ce moment où vous alliez mourir,
chantait encor sans que semblât que dût finir

cette humble pastorale enfin divinisée.
Et vers les véritables prés ce chant montait,
calme. Et calme, l'Agneau de Dieu là reposait...

Cependant que, le long du ruisseau, la Colombe
se promenait, ardente, et couvrait de son ombre,
en passant devant lui, le Lys miré par l'onde.

Que grande et douce fut votre béatitude,
quand vous revîtes, mais exempt de décrépitude,
l'arbre sous qui vous vous asseyiez d'habitude,

Maurice et vous, afin de mieux croire et rêver !
Maurice, il était là. Vous êtes arrivée.
Il a ouvert les bras. Il vous a dit : Ave !

Vous vous êtes assis tous deux comme autrefois,
comme attendant encor cette heure du repas
qu'indiquaient les constellations sur les bois.

Eugénie, « *dans ce Ciel qui ne passera pas,* »
(c'est vous qui, une nuit, écrivîtes cela),
avez-vous prié Dieu pour le ciel du Cayla ?

... Orion s'élevait, uni à la cadence
des mondes et planant dans le mortel silence
où l'âme, déployant ses ailes, se balance.

Je viens à vous, ô morts ! Vers vous va ma prière.
Mon Dieu aux pieds blessés entre dans ma chaumière.
Comment le recevoir ? Je suis dans la misère.

C'est lui que vous voyiez jadis au Cayla,
lorsque le voyageur sous la modeste Croix
s'agenouillait au carrefour blanc qui poudroie.

O Eugénie, ô Maurice, vous êtes là !
La matinée mouillée est lourde de lilas.
Que ne suis-je avec vous dans cet autre Cayla ?

O mon âme, mon âme, ô mon âme liée
à mon Dieu, entends-tu parmi les peupliers
du Ciel les rossignols aux chants multipliés ?

Que je sois avec vous, puisque vous me parlez,
puisque mon Dieu en moi vibre comme le blé
aux respirations des siestes de l'Été.

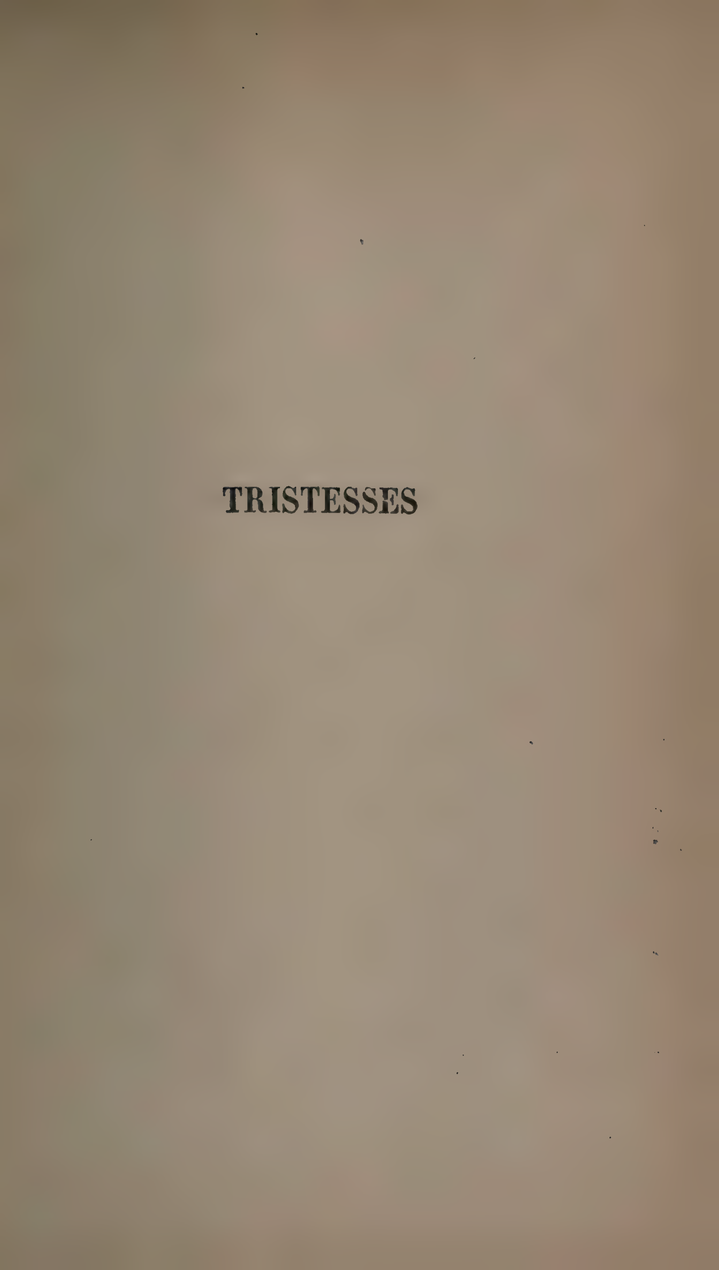
Je t'aime, Esprit ! Mon âme est celle du Cantique.
Elle est ta fiancée gracieuse et rustique,
sous les poiriers de la Saint-Jean mélancoliques.

Qu'elle aille donc entre Maurice et Eugénie !
Qu'elle aille à Toi avec les fleurs qu'elle a cueillies
au Cayla, dans une éternelle prairie,

et qu'elle soit plongée toute nue dans la Vie.

1906.





TRISTESSES



Je la désire dans cette ombreuse lumière
qui tombe avec midi sur la dormante treille,
quand la poule a pondu son œuf dans la poussière.
Par-dessus les liens où la lessive sèche,
je la verrai surgir, et sa figure claire.
Elle dira : je sens des pavots dans mes yeux.
Et sa chambre sera prête pour son sommeil,
et elle y entrera comme fait une abeille
dans la cellule nue que blanchit la chaleur.

Elle était descendue au bas de la prairie,
et, comme la prairie était toute fleurie
de plantes dont la tige aime à pousser dans l'eau,
ces plantes inondées je les avais cueillies.
Bientôt, s'étant mouillée, elle gagna le haut
de cette prairie-là qui était toute fleurie.
Elle riait et s'ébrouait avec la grâce
degingandée qu'ont les jeunes filles trop grandes.
Elle avait le regard qu'ont les fleurs de lavande.

Dans le chemin toujours trempé, tant y est épais
le feuillage visqueux de l'aulne amertumé,
nous nous promènerons. Mais comme elle est plus grande
que moi, c'est elle qui écartera les branches
et elle encore qui mettra sur mon épaule
sa joue et ses yeux bleus qui fixeront le sol.

Elle est gravement gaie. Par moments son regard
se levait comme pour surprendre ma pensée.
Elle était douce alors comme quand il est tard
le velours jaune et bleu d'une allée de pensées.

Parfois, je suis triste. Et, soudain, je pense à elle.
Alors, je suis joyeux. Mais je redeviens triste
de ce que je ne sais pas combien elle m'aime.
Ellle est la jeune fille à l'âme toute claire,
et qui, dedans son cœur, garde avec jalousie
l'unique passion que l'on donne à un seul.
Elle est partie avant que s'ouvrent les tilleuls,
et, comme ils ont fleuri depuis qu'elle est partie,
je me suis étonné de voir, ô mes amis,
des branches de tilleuls qui n'avaient pas de fleurs

Un poète disait que, lorsqu'il était jeune,
il fleurissait des vers comme un rosier des roses.
Lorsque je pense à elle, il me semble que jase
une fontaine intarissable dans mon cœur.
Comme sur le lys Dieu pose un parfum d'église,
comme il met du corail aux joues de la cerise,
je veux poser sur elle, avec dévotion,
la couleur d'un parfum qui n'aura pas de nom.

Son souvenir emplit l'air si clair que j'ai cru
que l'ombre d'un oiseau me tombait sur la tête.
Le tulipier d'un parc est d'un vert noir et cru.
Une beauté sans nom emplit l'azur, du faîte
des pignons enfumés au plus loin horizon.
Dans le salon où elle vint, dans le salon
où il y avait des lilas sombres comme la nuit,
il y a maintenant des roses dans un verre
et un bouton de magnolia que ma mère
a posé sur le piano creux et verni.
Cette fleur ne s'est pas encore épanouie,
mais elle s'est gonflée comme pour éclater,
et se soulève hors du vase, et l'on dirait
qu'elle va s'envoler au milieu de l'Eté.
Je ferme ma croisée pour mieux enfermer l'ombre.
Je songe. J'ai souffert. Je ne sais plus. Je songe.

La pompe grince et mon chien dort sur le parquet.
Quand donc viendra le jour où, poussant le loquet
de la porte d'entrée qui rêve sous le cèdre,
sa main fera jaillir sur les dalles usées
tout ce que sa présence amène de lumière ?

Au pied de mon lit, une Vierge négresse
fut mise par ma mère. Et j'aime cette Vierge
d'une religion un peu italienne.
Virgo Lauretana, débout dans un fond d'or,
qui me faites penser à mille fruits de mer
que l'on vend sur des quais où pas un souffle d'air
n'émeut les pavillons qui lourdement s'endorment,
Virgo Lauretana, vous savez qu'en ces heures
où je ne me sens pas digne d'être aimé d'elle,
c'est vous dont le parfum me rafraîchit le cœur.

Elle avait emporté des brassées de lilas.
Et, comme elle partait couverte de printemps,
elle était comme un lys qu'un pollen ravissant
aurait poudré. Son front est lisse, un peu trop grand.
Les lilas qu'elle avait, elle les posa là.
Je me suis approché de ces fleurs fatiguées
d'avoir été tenues un moment dans ses bras.
Courbé comme un enfant de chœur par l'encensoir,
sur leur sombre parfum ma bouche s'est posée.
Elle a tendu la main et m'a dit au revoir.

Si tout ceci n'est qu'un pauvre rêve, et s'il faut
que j'ajoute, dans ma vie, une fois encore,
la désillusion aux désillusions ;
et, si je dois encore, par ma sombre folie,
chercher dans la douceur du vent et de la pluie
les seules vaines voix qui m'aient en passion :
je ne sais si je guérirai, ô mon amie...

Je ne désire point ces ardeurs qui passionnent.
Non : elle me sera douce comme l'Automne.
Telle est sa pureté que je désirerais
qu'elle eût sur son chapeau des narcisses-des-prés.
Mais que, si elle doit me donner cette grâce
que la blanche vertu rend calme et efficace,
et veiller aux travaux ainsi que la fourmi,
je la voie au jardin me sourire parmi
les carrés de piments que Septembre rougit.
Ils me feront penser à mes passions passées.
Elle sera le lys qui les a dominées.

O mon cœur ! ce sera dans l'Août bleu et torride.
Lasse, vous poserez sur le coffret de buis
vos ciseaux où s'accrochera de la lumière.
Vous laisserez aller votre taille en arrière.
Vous fermerez vos cils sur vos yeux de lavande
dont l'Été semblera parfumer votre chambre.
Il sera je ne sais quelle heure après-midi :
l'heure où la guêpe en feu va boire dans les puits.
J'arriverai, par le grand soleil ébloui.
Je vous verrai ainsi, ô ruche pleine d'aube,
moulée par le sommeil dans votre chaste robe.
Et je m'approcherai tout doucement de vous,
et, sans vous déranger, mettrai sur vos genoux
des fraises et du pain et du sucre d'abeille.
Bientôt, vous éveillant de ce demi sommeil,
vos lèvres écloront sur ces fruits et ce miel

comme une rose tendre et toute caressée,
ou comme un abricot plein d'encens qui s'entrouvre.
O ménagère amie, framboise des forêts,
chaperon rouge errant qui se nourrit de baies,
ô vous qui par moments à mes yeux évoquez
la gravure où Perrette a renversé son lait :
vous ne me direz pas combien vous accablait
cette sieste où l'Eté fait peser son délire.
Vous vous relèverez. Vous me regarderez.
Et, pleine d'un sanglot, alors vous sentirez
sourire dans mon cœur votre propre sourire.

Nous nous aimerons tant que nous tairons nos mots,
en nous tendant la main, quand nous nous reverrons.
Vous serez ombragée par d'anciens rameaux
sur le banc que je sais où nous nous assoierons.
C'est là que votre amie, cette fée du hameau,
gracieuse comme au temps de Jean-Jacques Rousseau,
et bonne comme on est quand on a bien souffert,
c'est là, dans le secret de ces asiles verts,
qu'elle parla de vous à celui qui vous aime.
Donc nous nous assoierons sur ce banc, tous deux seuls,
à l'heure où le soleil empourprant l'écureuil
descend sur la pelouse où sont les poulinières.
D'un long moment, ô mon amie, vous n'oserez...
Que vous me serez douce et que je tremblerai...

Faisait-il beau quand elle est morte, votre amie?
Oh !... Je voudrais savoir si c'était le matin...
Avant de s'en aller vous a-t-elle souri?

Donnez-lui l'édelweiss que vous ne voulez point. .

Je garde une médaille d'elle ou sont gravés
une date et les mots : prier, croire, espérer.
Mais moi, je vois surtout que la médaille est sombre :

son argent a noirci sur son col de colombe.

« J'ai quelqu'un dans le cœur, » deviez-vous dire un jour
à ceux qui vous proposeraient un autre amour.
« J'ai quelqu'un dans le cœur. » Et ce quelqu'un, c'est moi.
« J'ai quelqu'un dans le cœur. » Je pensais à cela,
à ces mots infinis par lesquels vous donniez
votre cœur à mon cœur, ô lierre qui mouriez...
Et je ne sais pourquoi, songeant à votre cœur,
je le voyais pareil au cœur frais d'une fleur,
à la fleur du cœur frais d'une rose de haie.

Vous m'avez regardé avec toute votre âme.
Vous m'avez regardé longtemps comme un ciel bleu.
J'ai mis votre regard à l'ombre de mes yeux...
Que ce regard était passionné et calme...

Je songe à ce jour-là où vous me confierez
votre pudeur pareille au muguet-des-forêts.

Les lilas qui avaient fleuri l'année dernière
vont fleurir de nouveau dans les tristes parterres.
Déjà le pêcher grêle a jonché le ciel bleu
de ses roses, comme un enfant la Fête-Dieu.
Mon cœur devrait mourir au milieu de ces choses,
car c'était au milieu des vergers blancs et roses
que j'avais espéré je ne sais quoi de vous.
Mon âme rêve sourdement sur vos genoux.
Ne la repoussez point. Ne la relevez pas,
de peur qu'en s'éloignant de vous elle ne voie
combien vous êtes faible et troublée dans ses bras.

Deux ancolies se balançaient sur la colline.
Et l'ancolie disait à sa sœur l'ancolie :
Je tremble devant toi et demeure confuse.
Et l'autre répondait : si dans la roche qu'use
l'eau, goutte à goutte, si je me mire, je vois
que je tremble, et je suis confuse comme toi.

Le vent de plus en plus les berçait toutes deux,
les emplissait d'amour et mêlait leurs cœurs bleus.

Par ce que j'ai souffert, ma mésange bénie,
je sais ce qu'a souffert l'autre : car j'étais deux...
Je sais vos longs réveils au milieu de la nuit
et l'angoisse de moi qui vous gonfle le sein.
On dirait par moments qu'une tête chérie,
confiante et pure, ô vous qui êtes la sœur des lins
en fleurs et qui parfois fixez le ciel comme eux,
on dirait qu'une tête inclinée dans la nuit
pèse de tout son poids, à jamais, sur ma vie.

Venez sous la tonnelle assombrie de lilas
afin que je suspende, ainsi qu'une médaille,
à votre cou pareil à la rousseur du blé
et au lisse raisin qui dort sur la muraille,
avec un fil de Vierge une rose bengale...

... Venez, ma bien-aimée, venez, ô ma cigale,
car l'eau bleue dormira dans les reines-des-prés...

Demain fera un an qu'à Audaux je cueillais
les fleurs dont j'ai parlé, de la prairie mouillée.
C'est aujourd'hui le plus beau jour des jours de Pâques
Je me suis enfoncé dans l'azur des campagnes,
à travers bois, à travers prés, à travers champs.
Comment, mon cœur, n'es-tu pas mort depuis un an?
Mon cœur, je t'ai donné encore ce calvaire
de revoir ce village où j'avais tant souffert,
ces roses qui saignaient devant le presbytère,
ces lilas qui me tuent dans les tristes parterres.
Je me suis souvenu de ma détresse ancienne,
et je ne sais comment je ne suis pas tombé
sur l'ocre du sentier, le front dans la poussière.
Plus rien. Je n'ai plus rien, plus rien qui me soutienne.
Pourquoi fait-il si beau et pourquoi suis-je né?
J'aurais voulu poser sur vos calmes genoux

la fatigue qui rompt mon âme qui se couche
ainsi qu'une pauvresse au fossé de la route.
Dormir. Pouvoir dormir. Dormir à tout jamais
sous les averses bleues, sous les tonnerres frais.
Ne plus sentir. Ne plus savoir votre existence.
Ne plus voir cet azur engloutir ces coteaux
dans ce vertige bleu qui mêle l'air à l'eau,
ni ce vide où je cherche en vain votre présence.
Il me semble sentir pleurer au fond de moi,
d'un lourd sanglot muet, quelqu'un qui n'est pas là.
J'écris. Et la campagne est sonore de joie.
On entend les clochers qui appellent aux vêpres,
et les grillons chanter l'heureuse paix champêtre.
On voit à l'intérieur pâle des métairies
les chapeaux de travail dormir près des tamis.

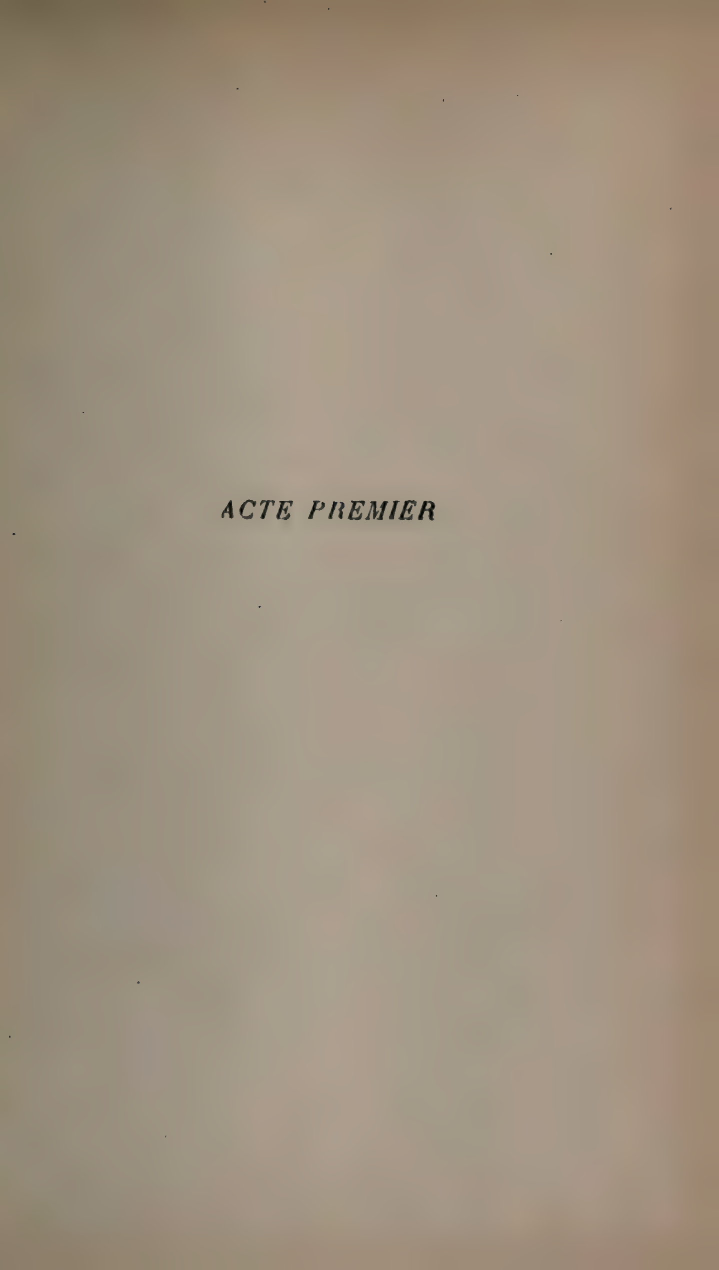
... Elle était descendue au bas de la prairie,
et comme la prairie était toute fleurie...



A Jean de Gourmont.

LE POÈTE ET SA FEMME





ACTE PREMIER



SCÈNE PREMIÈRE

Le chœur est formé de douze jeunes filles vêtues de longues robes d'azur clair. Elles sont placées en demi-cercle devant une fontaine qui coule. Chacune a posé sa cruche à terre.

Auprès, une maison paysanne, à un étage, dans un jardin. Des géraniums d'une couleur de brique ardente en incendient le petit perron qui aboutit à une porte d'un vert cru. De la glycine rampe sur la muraille, auprès de courges.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

La maison est si fraîche, au milieu du soleil,
qu'on dirait qu'elle s'est baignée.
Les ronces sont encor trempées par l'arc-en-ciel
des lourdes toiles d'araignée.
Le jardin sait unir l'agréable à l'utile :
le long lys de la Fête-Dieu

parfume la laitue qui blanchit sous la tuile.
Sur le seringa mielleux,
une fauvette-à-tête-noire dit des choses
qui signifient que le matin
se lève. A l'horizon, au-dessus de la rose
qui touche le bout de mon sein,
on voit une colline. Et, sur cette colline,
les arbres de la fin de Mai,
disposés en bouquets luisants d'écorce fine,
roulent ainsi que des fumées.
La montagne ébréchée ébrèche le soleil
qui frappe la boule de pierre
du potager tremblant où les mouches à miel
pompent le fenouil et le lierre.
Les gourdes mûriront au-dessus de la porte
afin que, la moisson venue,
les faucheurs retroussant la fille la plus forte
inondent de vin sa chair nue.
La vie est large et douce. Ainsi que cette blonde,
lourde, rose et gourmande fille,
qui offre à ces faucheurs la lisse, la profonde
corbeille de sa chair qui brille,

la vie offre aujourd'hui, dans les larges paniers
des collines et des montagnes,
des fruits beaux et pesants où viendra se coller
la bouche en feu de mes compagnes.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Qui donc habite là, dans cette métairie?

TROISIÈME JEUNE FILLE

Un jeune homme, Denis, et sa femme Lucie.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Ils s'éveillent. Leurs lèvres toutes pleines d'aube,
par jeu, se donnent, se dérobent.
Elles se font, afin d'être plus caressantes,
plus molles que des fleurs trempantes.
Mes amies, je suis vierge. Une de vous sait-elle
quelle est donc cette joie si belle
qui fait s'entrefermer ainsi que sur du miel
les ailes des bouches du ciel?

QUATRIEME JEUNE FILLE, souriant :

Nous ne le savons pas. Nous n'avons pas franchi
en tremblant le seuil bienheureux,

et nous n'avons pas fait ce geste qui rougit
de croiser nos bras sur nos yeux,
afin que tout à coup ces bras se désenlacent
pour amener d'un geste prompt
où finit la pudeur et continue la grâce
le bien-aimé vers notre front.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

... Tout est calme dans leur simple chambre. L'enfant
est dans son berceau, près du lit,
de manière qu'en étendant la main Lucie
peut atteindre à l'osier grinçant.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Là-bas, sur les lacets des chemins où la mousse
verdit le pied des cognassiers,
des enfants ont grimpé dans le vieux cerisier
pour cueillir ses boules si douces.
D'autres enfants, portant dans de rudes serviettes
le beurre qui sue fraîchement,
vont le vendre. Le ciel bleu s'ouvre. L'on entend
coasser aux haies les rainettes.

Une enfant blonde, un panier au bras,
frappe à la porte de la maison cham-

pêtre. Cette enfant est chaussée de bas violets et de sabots vernis qui reflètent le ciel. Un foulard couleur de groseille retombe en double-pointe sur ses épaules. Sa bouche s'entrouve comme un abricot.

L'ENFANT, appelant :

Voici le déjeuner : le beurre et les cerises.

Au-dessus de la glycine et des courges s'ouvrent les volets d'une chambre. Lucie apparaît, les bras nus, décoiffée et se frottant les yeux. Elle est blonde, jolie et un peu forte.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

La joue de la cerise a rougi sous la brise
qui avait caressé le foin.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

On a posé le beurre à l'ombre des cytises.
Il est blanc comme le jasmin.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Entrons dans la maison ainsi que des abeilles
encor tout empêtrées de fleurs.
Prenons le pain, la nappe, l'eau et, sous la treille,
dressons la table, ô chères sœurs !

Voici le trouble azur de la carafe épaisse,
la nappe rude que fila
la vieillarde accroupie dans la noirceur que laisse
le soleil s'écrouler du toit.
O noyer odorant ! dont les feuilles suantes
pleuvent de l'ombre sur les puits,
cette ombre si glacée qu'on la dit malfaisante
pour l'agriculteur, à midi,
alors que, harassé, il s'étend dessous elle...
O noyer odorant ! O frais
noyer qui marque l'heure au cadran des margelles,
apprends-nous donc l'heure qu'il est,
alors que la fauvette à tue-tête s'appelle ?

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Il n'est point d'heure, mon amie,
quand coule le bonheur de deux êtres fidèles
dans une pauvre métairie.

TROISIÈME JEUNE FILLE

Ils ont dormi l'un contre l'autre. La cerise
est charmante et lisse. Pas moins
ne l'est Lucie bercée par Denis qui l'a prise
comme un fruit blanc à pleines mains.

QUATRIÈME JEUNE FILLE

Que fait Denis? On dit qu'il chante, mais jamais
je n'entendis cette chanson
dont on dit qu'il a pu si tendrement gagner
celle qui vit dans sa maison.

TROISIÈME JEUNE FILLE

Il est vrai, c'est un chant assez silencieux,
et c'est presque le chant des choses.
Denis, assure-t-on, hante un monde de dieux
et de sphinx couronnés de roses.
Lui-même est un silène. On le voit au jardin
veiller au légume, à la treille.
Il excelle à tromper avec des cadres feints
l'odorant soleil des abeilles.
Il est de ceux qui voient les parfums. Et il sent
les couleurs. Et il s'intéresse
au scarabée cornu, au hérisson piquant
et aux plantes des doctoresses.
Mais le voici, avec sa figure camuse
et son sourire de sylvain,
fatigué par l'amour bien plus que par les muses
qui aiment son cœur incertain.

Denis sort de la maison, puis Lucie. Ils s'asseyent à la table qu'ont dressée les jeunes filles qui, maintenant, se dispersent vers les haies diaprées d'où s'écroulent des roses de Bengale humides. Le sombre laurier luit. Les brides de velours noir du large chapeau de Lucie se nouent à ses joues d'abricot. Ils causent.

LUCIE

... Oui, certes, mon ami, et, quoique je ne voie
tout ce que vous voyez au verger ou au bois,
les sylvains le piller, les nymphes y dormir,
je vous aime et me plais ainsi de vous servir :
Etendre la lessive au-dessus de la haie,
et enfourner de la farine où j'ai plongé
mes bras nus jusqu'au coude afin de la pétrir,
c'est par simple devoir que j'aime à l'accomplir

DENIS

Moi, mon amie, je ne saurais songer au blé,
sans que la Fête-Dieu, coiffée d'épis dorés,
ne m'apparaisse, et chante, et foule dans la rue
l'âcre et poignante odeur de ses verdures crues.
Je ne pourrais rêver de vos lessives blanches
sans que Nausicaa, accroupie sous les branches,

ne fasse que j'entende à sa luisante épaule
l'eau qui glousse en glissant et qui lisse les saules.

LUCIE

Tout vous devient charmant. Si je vous aime ainsi,
c'est que vous différez de mon esprit rassis.
Mais si toujours l'image à vos yeux est suivie
d'une image, peut-on vous demander, ami,
à quoi vous pensez bien quand je suis dans vos bras?
Je souris, vous voyez, mais ne vous fâchez pas.
A quoi songez-vous donc lorsque vous me tenez?

DENIS

A l'immense moisson sous un ciel de bluet.

Ils sortent.
Le chœur réapparaît dans le fond, à niveau de la paix des champs.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Il la compare à la moisson, à la féconde
moisson des blés, à la moisson
qui respire en dormant comme une femme blonde
dans le calme de la maison.
Ainsi : que les faucheurs apprennent cette chose,
et la répètent aux faucheurs :

que quand, lassés, le soir enfin venu, ils posent
le menton sur des seins en fleurs,
c'est la plaine voûtée sous l'azur qu'ils fécondent,
Cérès aux joues poudrées de son
qui est une faucheuse avec des hanches rondes
qui rit au-dessus des sillons.
Le cœur du jour, mes sœurs, dans la matinée brûle,
le soleil cuit les hauts anis.
On entend murmurer la sombre canicule
au dôme des bois épaissis.

SCÈNE II

La prairie, entourée de chênes et de saules. On entend les voix des faux qu'on aiguise sonner sous la pierre comme des violons sous l'archet et propager leurs ondes au-dessus des foins endormis. Lucie est au milieu des faucheurs, coiffée, comme chaque faucheuse, d'un chapeau des champs qu'ornent des boutons-d'or, des reines-marguerites et des coquelicots.

Elle mange des cerises qu'elle tient dans son tablier rouge, relevé d'une main. A quelques pas d'elles, Denis fait lentement un bouquet.

Les jeunes filles du chœur, l'une à la suite de l'autre, suivent Denis, imitent ses mouvements, choisissent les mêmes espèces de fleurs qu'il cueille. Elles sont vêtues de longues robes, d'azur encore, mais gris, comme il est à midi. Seul, de tous les personnages, Denis semble s'apercevoir de leur présence.

Sur la lisière de la prairie, un âne chargé de gourdes pleines de vin et d'un panier est attaché à un arbre. Et, non loin de l'âne, dans un berceau bas, dort le bébé de Denis et de Lucie.

LUCIE, montrant le foin aux faucheurs :

Fauchez-le d'ici là. Ah! que la journée brûle!
Dans ce foin-là, il y a trop de renoncules ;
certes ces fleurs ne donnent pas un bon fourrage...

On fauche.

DENIS, cueillant des boutons-d'or et les contemplant :

O renoncules! Boutons-d'or! Fleurs d'un autre âge!
Sœurs jaunes des midis d'une vie ancienne
où l'amour sommeillait derrière la persienne,
à l'époque poignante où la large maison
ouvrait aux écoliers le cœur des fenaisons...
Le silence fusait par la verdeur des stores.
Le vestibule était glacial et sonore.
Les collégiens prenaient le bras des couventines
qui se voilaient la lèvre avec des églantines
afin que les baisers fussent d'autant meilleurs
qu'ils auraient traversé le parfum de ces fleurs.
Un vieil oncle posait sa ligne sur le sol.
On riait de le voir avec son parasol,
cependant que la plus hardie allait s'asseoir
au-dessus de la digue, afin que l'on pût voir
la gracieuseté de ses jambes pendantes.
Les berges macéraient dans l'odeur de la menthe.
Mais les fleurs qui régnaient par-dessus toutes celles
qui formaient le tapis d'herbe artificielle,
c'étaient ces boutons-d'or luisants et enflammés
par les blêmes soleils qui font danser les prés.

LUCIE, à un jeune garçon :

Petit, ta faux s'est émoussée ; aiguise-la.
Tu n'as plus d'eau au fond de ton étui de bois.
Va le remplir au puits pour y tremper la pierre

L'enfant s'en va, puis revient. Il appuie sur le sol le manche de sa faux dont il aiguise le tranchant avec la pierre humectée. On n'entend que le chant de la lame d'acier qui gronde de plus en plus dans l'azur accablant.

Le chœur s'est assis en cercle auprès d'un arbre.

PREMIÈRE JEUNE FILLE, qui se relève :

Quand chante la faux où s'accroche la lumière,
aux pacifiantes prairies
qui sont les grands jardins de ces verts paradis
que nous possédons sur la terre,
j'arrive avec mes sœurs et ne me lasse pas
d'écouter cette rumeur grave
que fait contre le fer la pierre que l'on lave
à l'eau du puits qui est là-bas.
On dirait que le son de la faux qui s'aiguise,
posée comme un diapason
sur le cœur de la terre, on dirait que ce son
donne la gamme de la brise,

de la brise et des eaux et du soleil ronflant
dans les machines agricoles,
du soleil et des cris qu'au sortir de l'école
poussent ces oiseaux, les enfants.
... Rumeur profonde prise au fond des univers,
large comme un soleil qui tombe,
vous êtes cette voix encor qui sort des tombes
pour faire tinter les blés verts.

DEUXIÈME JEUNE FILLE. Le chœur tout entier se relève et forme une ronde.

Mes sœurs, donnez vos mains que nous dansions ensemble
dans cette prairie toute paix.
Sur mon sein dur qui luit je veux voir se mirer
l'ombre fourmillante du tremble,
et vos pieds tour à tour sur la mousse neiger.
Vous, ma sœur, vous avez l'épaule
moins glissante que n'est la mienne. Mais la gaule
a moins de flexibilité
que votre taille où se tiendraient debout les chèvres
la prenant pour un chèvrefeuil.
Vous, ma sœur, vous avez le teint que donne seul
l'appuiement, sur les joues, des lèvres.

Vous, ma sœur, votre gorge a un geste aussi doux
que votre croupe quand se penche
tout votre corps, et que vos bras, navettes blanches,
tordent vos cheveux devant vous.

Le rondeau se défait.

LUCIE

L'enfant s'est éveillé, il bouge... Prenez-le
dans le panier, que je le berce... Il est joyeux !

Elle prend l'enfant contre elle et le berce.

DENIS

Voici que le soleil devient plus fort que l'ombre.
Où pourrons-nous trouver une place assez sombre
pour que rien plus ne puisse troubler cet enfant ?

LUCIE

La place est difficile à trouver dans le champ...
Le mieux, c'est de le mettre à l'ombre de cet âne.

Elle remet l'enfant dans le panier qu'elle pose à l'ombre de l'âne.

TROISIÈME JEUNE FILLE

L'enfant va s'endormir dans le foin qui se fane,
et faire des songes légers.

L'Enfant de Bethléem, sous le souffle de l'âne,
fut adoré par les bergers.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Entourons ce petit. Dans l'herbe, asseyons-nous.
Il est frais comme un bigarreau.
Mes sœurs, il faut rêver, en le voyant si beau,
à la blancheur de nos genoux.

Le chœur s'assied en rond. L'une de ses jeunes filles arrache une touffe de reines-marguerites et, mi-couchée, appuyée d'une main au sol, de l'autre main elle offre ces fleurs à Denis qui se tient debout auprès d'elle et les prend.

DENIS

... Ce sont les reines-marguerites du dimanche,
les fleurs que, sur la route aux peupliers, les blanches
campagnardes, en se promenant, porteront.
L'avenue du village est à celles qui vont
se reposer, au soir du beau jour du Seigneur,
d'avoir baissé le front sur un obscur labeur.
C'est à elles que sont ces fleurs endimanchées
comme le sont aussi les robes empesées.
Dieu bénira la route où pacifiquement

l'on voit, les bras aux bras, les filles de seize ans.
O poésie de l'après-vêpres des villages !
Les artisans y vont d'un pas prudent et sage.
O pâle route! O sainte table du travail
où tombe tout le bleu du céleste vitrail!

LUCIE

Déjà au champ voisin tout le foin est dressé.

PREMIÈRE JEUNE FILLE, se relevant et regardant par dessus la haie:

Les meules, dans l'azur éclatant espacées,
ressemblent aux tentes d'un camp.
Les faneuses qui rient font le geste charmant,
en élevant le foin fané,
d'offrir leur gorge. Et, tandis que leurs bras musclés
haussent la fourche biscornue,
assurées sur leurs pieds et la cuisse tendue,
elles semblent baiser l'Eté.

DENIS. Il pose des coquelicots sur le front de la première jeune fille.

Coiffez ces fleurs de feu. Elles ne croissent point
dans les bois, mais dans les champs de froment, ou bien
elles poussent encor dans une pauvre terre :
dans l'humble et doux jardin de la garde-barrière.

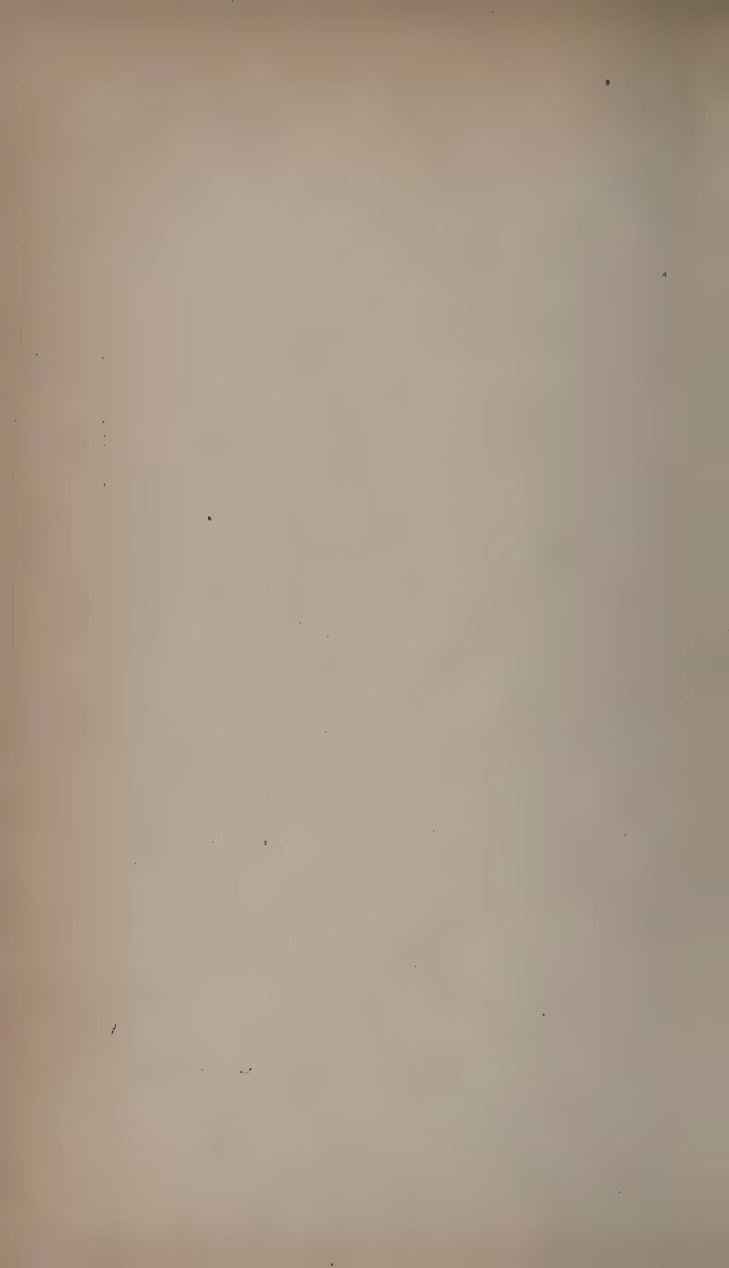
Elles tremblent quand passe un train tout haletant.
et meurent de trembler comme les cœurs ardents.

> Denis pose son bouquet à terre prend une faux et fauche ; Lucie un rateau et fane. Ils forment, avec les travailleurs, un groupe si clair que l'on ne sait point s'il ne font pas partie de la lumière.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Les voilà qui travaillent. Leurs pensées diffèrent,
mais non pas leur amour.
Peut-être pense-t-elle au pain que chaque jour
il faut obtenir de la terre.
Peut-être pense-t-il à cette poésie
que l'on moissonne dans le ciel.
Ainsi, sans se douter, ils font un même miel
des fleurs que chacun a choisies.

ACTE DEUXIÈME



SCÈNE PREMIÈRE

La nuit bleue de neuf heures, en juin. Sur le banc qui est devant la maison, au-dessous de la treille et des glycines, Denis fume sa pipe. Son chien est auprès de lui.

Devant lui, dans l'ombre, sur la pelouse, on distingue vaguement le chœur. Il se tient auprès du seringa. Les robes des jeunes filles sont les mêmes que dans l'acte qui précède, mais brillent au clair de lune.

La première jeune fille se détache du groupe de ses compagnes et leur fait signe d'écouter.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Ecoutez ? Cette voix qui vient comme un soupir...
Lucie berce l'enfant ; l'enfant va s'endormir...

On entend, par la fenêtre ouverte de la chambre, le chant de Lucie. Entre les deux couplets de la berceuse, et après qu'elle est finie, se déroule la vague rumeur que fait la nuit.

LUCIE

Si un beau jour, — dans la forêt, — tu rencontrais,
— dans la forêt — où fait son nid — le vieux pivert,
— une maison — avec de clairs — contrevents verts :
— dis toi que dans — cette maison — fleurit la paix.

Si un beau jour, — dans le jardin, — ô fils vermeil !
— dans le jardin — où les pavots — sont fatigués,
— tu rencontrais — un pavillon — inhabité :
— dis-toi que c'est — là que fleurit — le lourd sommeil.

Lucie redescend et vient s'asseoir à côté de son mari, sur le banc. Il se taisent.

Le chœur forme une ronde et danse. Un lièvre traverse la pelouse, revient sur ses pas, se place au milieu des jeunes filles. La ronde se défait bientôt et le lièvre s'enfuit.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Comme fut beau le jour, mes sœurs, la nuit est belle.
La maison tremble dans l'argent.
Les sylphes forestiers sur des violes grêles
tendent des archets de chiendent.
Chaque fleur du jardin se sent enveloppée
d'une résille de rosée.
Chaque fauvette-noire a les plumes trempées
dans son nid de mousse embuée.

Sur le saule-pleureur, l'oiseau oriental
qui, dans la coupe de Hafiz,
laissa tomber ses chants de perle et de cristal,
afin que ce poète fit
passer dedans son cœur brûlant cette chanson,
chante. La colline n'est plus
qu'une ligne simple et sévère à l'horizon,
comme une femme toute nue.
La lune s'est posée, fruit rouge, sur la branche
la plus fine de ce rosier.
Lucie ferme les yeux. Son front penche, attendant,
sous le désir d'être baisé.
Grandeur de Dieu... L'amour envahit les clairières,
les mulots dansent dans le thym.
Les chenilles, au haut des balais des bruyères,
tissent leurs cocons argentins.
Le poisson va frayer sous les plantes vaseuses.
Le chien, plus doux que n'est l'enfant,
sait que sur le coteau une chienne joyeuse
avec innocence l'attend.
La nature sourit dans sa gravité douce,
sans orgueil et sans modestie,

s'intéressant aux pas d'écureuil sur la mousse
  et aux mers ronflant dans leurs nids.
Lucie laisse son âme en suspens sur la lèvre
  de Denis. Et lui, que saisit
tout cet amour tremblant qui fait bondir les lièvres
  dans les bois tout fumants de nuit,
laisse à son tour trembler son âme. Et cette haleine
  qu'il recueille dans ce baiser,
monte des angelus qu'affole cette plaine
  qui ne sait plus rien qu'adorer.

DENIS

Que le vent est léger ! Il soulève la treille...
Reste ainsi, mon amie, dans cette molle veille...
Tantôt je regardais tes bras quand tu fanais..
Ils savent purement vers ton cœur se courber.
Quelle est l'émotion, quand je touche tes yeux,
qui fait que je ne pense à rien d'autre qu'à eux ?
Quel est le sentiment, si je t'entends chanter,
qui fait que c'est ma voix qui me semble empruntée?
Qu'est-ce qui fait que quand tu poses sur mon cœur
ton cœur, je nous confonds dans la même douceur?

LUCIE

Que tu sais me parler avec des mots jolis!
Moi qui ne sais, hélas ! répondre en poésie,
je t'aime cependant. Si je ne sais te rendre
l'amour en vers charmants, crois bien que je sais prendre
toute l'émotion que tu veux me donner,
et que je suis à toi avec simplicité.
Béni soit le travail s'il inflige à mes bras
la courbe que tu veux et qui t'enlacera...
C'est que la poésie est l'âme de la vie.
C'est moi qui la cultive et toi qui la fleuris.
Denis, je ne suis rien que la pauvre servante
qui écoute avec foi la parole savante.

DENIS

Ne me dis point cela, car ta tâche est la vraie.
C'est celle qui de Dieu est la plus rapprochée :
car, si le vent devait faire chanter le blé,
il fallait tout d'abord que le blé fût semé.
C'est toi qui le semas, ô bonne ménagère !

LUCIE

Il faut au laboureur, pour l'élever de terre,
la chanson de l'oiseau à laquelle il répond.

Tout s'entr'aide ici-bas. Il faut au forgeron,
pour donner du courage à son bras fatigué,
le chant mystérieux du fer qui est forgé.

DEUXIÈME JEUNE FILLE. Elle parle à ses compagnes. La voix parvient un peu voilée.

Ainsi se disent-ils, en s'aimant, ce qu'ils sont :
lui le bon sylvain que distrait
le souffle du zéphyr dans la soie bleue des blés,
bien plus que le prix des moissons.
Elle, c'est la veilleuse et prudente fourmi,
et qui sait que l'hiver viendra,
et que la voix des vents du Nord n'énchantera
que ceux que le travail nourrit.
Aussi, voyez ses bras. Ils sont si blancs, mes sœurs,
et si polis, que l'on dirait
qu'en pétrissant le pain ils se sont imprégnés
de la chaste farine en fleur.

TROISIÈME JEUNE FILLE

La nuit rose s'avance et luit comme une glace.
La chauve-souris sait tromper,
par son vol brusquement coupé par des crochets,
le mince insecte quelle chasse.

Denis et Lucie se relèvent du banc où ils étaient assis, gravissent le perron bordé de géraniums, entrent dans la maison dont ils referment derrière eux la porte jusque-là demeurée ouverte. Ce qu'ils disent parvient au chœur par la fenêtre de leur chambre où s'engouffre la profondeur bleue de a nuit. Et le chœur mêle ses phrases au dialogue de Denis et de Lucie.

DENIS

L'enfant dort comme une framboise sous sa feuille.
Viens le voir? Même endormi, il semble qu'il veuille
nous sourire. On dirait qu'il dort dans du cristal.

LUCIE

O mon ami, j'ai tant de joie que j'en ai mal.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

L'enfant dort comme une framboise sous sa feuille...

DENIS

L'âme de la lavande a parfumé le lit.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Le rossignol sur le rosier mousseux a fait son nid.

LUCIE

Sens-tu la bonne odeur des foins par la croisée?

TROISIÈME JEUNE FILLE

L'âme des Fêtes-Dieu s'endort dans la vallée.

DENIS

Laisse longtemps se faire attendre mon baiser...

QUATRIÈME JEUNE FILLE

Par les lèvres de l'eau la berge est caressée.

LUCIE

Pose longtemps ta main sur mon cœur qui bat trop.

CINQUIÈME JEUNE FILLE

L'odeur du seringa s'exalte dans l'air chaud.

DENIS

Tu as dans les cheveux une tige de foin.

SIXIÈME JEUNE FILLE

L'agneau a dans sa laine une fleur de jasmin.

LUCIE

Laisse, pour mieux rêver, me rouler dans tes bras...

SEPTIÈME JEUNE FILLE

Ainsi le petit lièvre en boule dormira...

DENIS

Il semble sur mon cœur que je tienne un fruit blanc.

HUITIÈME JEUNE FILLE

La reine-claude est chaude et lisse au jour tombant.

LUCIE

Prends ma main dans la tienne, afin que je m'endorme.

NEUVIÈME JEUNE FILLE

Un écureuil dansa à la cime de l'orme...

DENIS

Entends-tu le bourdonnement que fait la nuit?

DIXIÈME JEUNE FILLE

C'est de l'amour qui passe en vibrant sur les nids.

LUCIE. Elle s'assoupit.

La claie des champs s'endort toute pleine de roses.

ONZIÈME JEUNE FILLE

Son rêve pastoral fleurit les humbles choses.

DENIS

Ainsi que son esprit son souffle est régulier.

DOUZIÈME JEUNE FILLE

Il faut une âme égale aux travaux familiers.

SCÈNE II

Le chœur, demeuré sur la pelouse, appelle Denis dans la nuit.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Nous te voulons aussi. Pendant qu'elle sommeille
auprès de ton enfant, parais!
Un instant laisse-toi venir dessus ce pré
où notre chœur, cette nuit, veille.
Tu ne la trompes point lorsque avec nous tu causes,
car l'amour que nous t'inspirons,
tu le retrouveras au bout de son sein rond
où tremble une goutte de rose.

La porte de la maison paysanne s'ouvre lentement. Denis paraît, vêtu d'une robe de laine blanche. Il descend le perron et va sur la pelouse se placer au milieu du chœur.

DENIS

Vous m'avez appelé, je viens. Que voulez-vous?

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Comme à des fleurs d'arum l'eau perle à nos genoux.

DENIS

Qui êtes-vous?

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Tes voix.

DENIS

Mes voix? Mais quelles voix?

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Les voix de ce que tu ressens au fond de toi...

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Je suis la voix qui chante à l'humble foyer noir.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Je suis la voix des eaux diaprées des arrosoirs.

TROISIÈME JEUNE FILLE

Je suis la voix de l'écolière qui s'éveille.

QUATRIÈME JEUNE FILLE

Je suis la voix des blancs cornets des lys, abeilles!

CINQUIÈME JEUNE FILLE

Je suis la voix de source alors qu'il a neigé.

SIXIÈME JEUNE FILLE

Je suis la voix du sable où va la fiancée.

SEPTIÈME JEUNE FILLE

Je suis la voix des Fêtes-Dieu d'un jour torride.

HUITIÈME JEUNE FILLE

Je suis la voix des parcs orageux qui se rident.

NEUVIÈME JEUNE FILLE

Je suis la voix, dans le brouillard, des paquebots.

DIXIÈME JEUNE FILLE

Je suis la voix du pâtre appelant son troupeau.

ONZIÈME JEUNE FILLE

Je suis la voix des bois alors que tout se tait.

DOUZIÈME JEUNE FILLE

Je suis la voix des baigneuses dans la forêt.

DENIS

Ces voix, ô mes amies, dans cette solitude,
devraient à tout jamais bannir l'inquiétude.
Qu'est-ce donc qu'à travers elles j'entends toujours
la douleur qui bourdonne au dessus de l'amour?

PREMIÈRE JEUNE FILLE

La douleur, ô mon frère, est l'ombre du bonheur,
    et tout bonheur n'est qu'un écho
dans la forêt obscure où l'on cueillit des fleurs
    en posant les lèvres sur l'eau.
Dans l'ombre du courant s'est enfui le baiser
    avec le bouquet effeuillé,
car, pour les posséder l'un et l'autre, il fallait
    que leur ombre fût projetée.

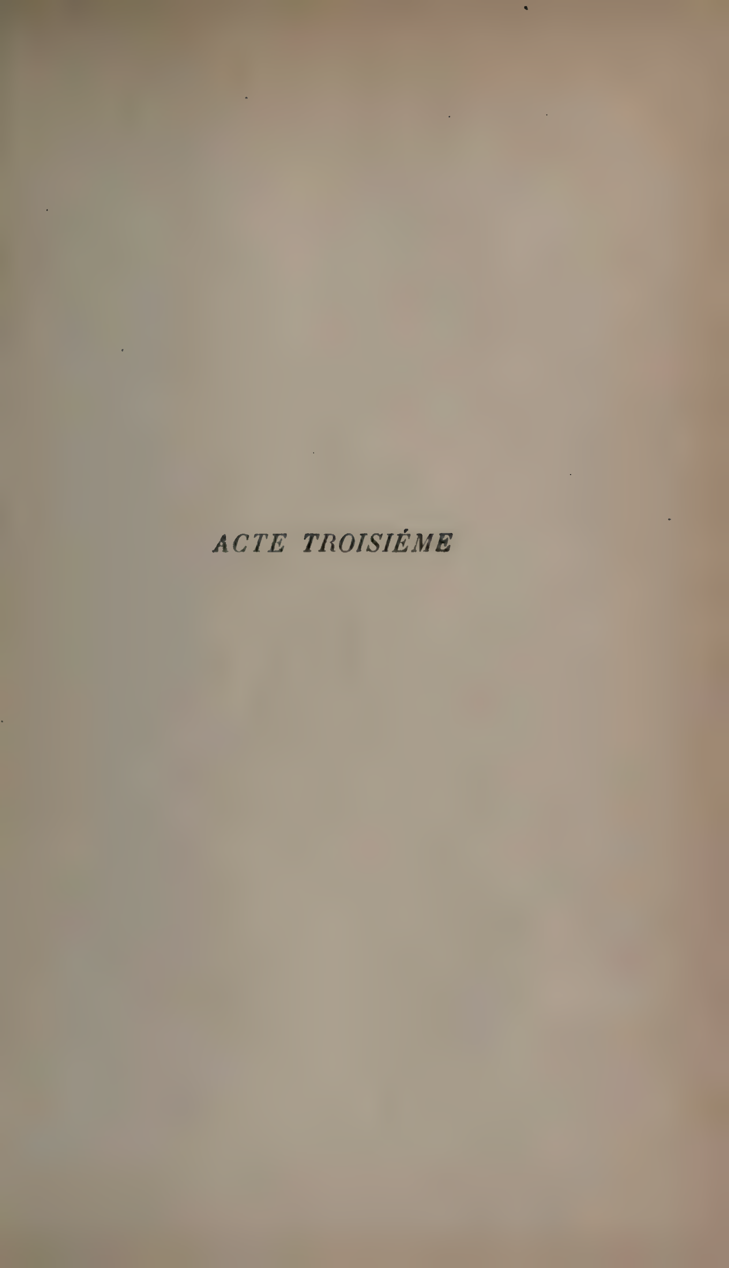
DEUXIÈME JEUNE FILLE

Le noyer qui noircit le toit de la chaumière
    n'exhale son parfum mortel
que parce qu'à midi des torrents de lumière
    font vivre les ruches à miel.

TROISIÈME JEUNE FILLE

L'aube naît, car déjà l'on prendrait les jasmins
qui grimpent contre la margelle
pour les duvets en fleurs d'un nid de tourterelles
brisé par le vent du matin.

Denis regagne lentement la petite maison dont il referme la porte derrière lui.



ACTE TROISIÉME



SCÈNE PREMIÈRE

En juillet, un jour bleu, la moisson immense. Il est midi.

Les moissonneuses et les jeunes filles du chœur ont vêtu des robes couleur du ciel. Les moissonneuses, et Lucie, robustes et blondes, sont coiffées des mêmes chapeaux qu'à la scène II de l'acte II, avec cette différence que les boutons-d'or sont remplacés par des bluets, et les reines-marguerites par des épis mûrs et des scabieuses.

La plaine est blême de chaleur. On n'aperçoit, sur le ruban de la route lointaine, qu'un point noir qui est un homme. Il disparaît au sommet de la côte. Puis on voit successivement passer, comme en rêve, un cavalier harnaché comme dans une fable de La Fontaine; un automobile qui ronfle au soleil; un facteur rural; un carrosse doré — Louis XV — attelé de quatre chevaux blancs.

Au moment que passe le carrosse,

LES MOISSONNEURS s'écrient :

Saluez! C'est le marquis de Carabas qui passe!

UN MOISSONNEUR

Margot rit pendant que Pierre et Sylvain l'embrassent.

DENIS, désignant Margot au chœur :

Voyez comme la force est souvent de la grâce !
Sa gorge se secoue gaîment, ses bras enlacent
une gerbe d'épis faits de soleil poudreux.

UN MOISSONNEUR

Entre ces deux sillons la caille a fait ses œufs.

LUCIE

Pauvre bête... Elle a fait sa couvée dans la paille...
Tiens, la voilà... là-bas... près du bluet... La caille !

DENIS. Il cueille le bluet et le contemple

Morceau de ciel du sombre Eté, bluet des champs
que mon cœur à Lucie a comparé souvent,
tu es une couronne aux farines vivantes,
la reine des moissons et aussi sa servante.
Fiancée bleue dormant sur les coquelicots,
ta fleur a su parer, sous les français ormeaux,
piquée entre ses seins, une jeune ouvrière.
Tu es l'amie du peuple et du bal populaire,
tu es l'amie des doigts qu'ont noirci les aiguilles
tu fus le songe amer qu'a vécu toute fille
qui crut naïvement le baiser éternel,
parce que tu étais aussi bleue que le ciel...

Le chœur ramasse des bluets.

LUCIE

Il faut mettre à l'abri, là, sous ce coudrier,
l'enfant. Il fait trop chaud maintenant où il est.

Denis change le berceau de place.

UN MOISSONNEUR

Voyez donc cet épi de blé? Il est superbe.

LUCIE

... Il est pesant. Il n'y a pas de mauvaise herbe.
Un tel épi est lourd comme une pièce d'or.

DENIS. Il prend l'épi et le contemple.

C'est le sceptre pliant et droit de Messidor.
Il est barbu ainsi que le serait un faune
qui appuierait sa lèvre à cette tige jaune
dont il se servirait comme on fait d'un appeau
pour attirer à soi les couvées de perdreaux.

LUCIE. Elle regarde l'enfant qui bouge et qui s'inquiète.

Je ne sais trop ce qu'a cet enfant, il s'agite.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

La joie et le malheur vont également vite.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Il ne faut point parler de malheur aujourd'hui,
dans cette moisson qu'éblouit
le soleil rouge. Tout est luisant et joyeux.
Sous les pins du coteau ocreux,
la bruyère enflammée fait grincer les cigales.
Plus bas, l'eau du gave s'étale.
Elle coule sans heurt, guidée par le beau temps,
glauque et facile aux poissons blancs.
Le martin métallique y vole, et son reflet
persiste dans l'œil étonné
du pêcheur dont on voit, sous un chapeau de joncs,
la barbe telle qu'un chardon.
Ici, se succédant de l'une à l'autre année,
sont les cultures alternées :
le maïs enlacé du haricot grimpant,
et le blé qu'on coupe à présent.
Chaque culture est séparée par quatre haies,
ou bien encor par des fossés
munis d'écluses pour que l'on puisse amener
l'eau de rivière sur les prés.
Et, au bord de ces haies ou bien de ces canaux,
croît un fouillis de végétaux :

la salicaire dont la flamme est violette,
        la lysimaque, la chlorette,
la valériane rose et la reine-des-prés;
        l'angélique, la centaurée,
l'épilobe, l'œillet, la bétoine aquatique.
        Au-dessus, le vol des moustiques
rebondit dans l'air chaud où les deux parfums nagent
        de la menthe et du marécage.
Au deuxième tournant du chemin, si boisé
        qu'il semble toujours sous l'ondée,
on voit l'habitation de Denis et Lucie.
        Tout auprès de la métairie
se trouve un potager dont on parle plus haut,
        avec la rose et l'artichaut.
Enfin, dominant tout, et passant sur les têtes
        des choses, des hommes, des bêtes,
le soleil de midi tombant à plomb sur elle
        raccourcit l'ombre d'une pelle.

LUCIE. Elle s'adresse à une moissonneuse.

Allez encore emplir la cruche, Madeleine!
Mais n'allez pas au puits... plutôt à la fontaine
qui s'est creusée au fond de l'herbe dans le pré.

DENIS

On dirait que l'enfant a la fièvre...

LUCIE

... C'est vrai...

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Nous avons oublié la triste scabieuse...
Elle vient auprès des talus.
Elle est la plante en deuil des femmes douloureuses :
sa fleur est toujours abattue.
Elle a poussé ici, tout contre le panier
où le petit garçon repose.
Mes sœurs, qu'il est charmant !... Oh ! je veux le baiser
sur sa bouche à peine déclose...

Elle s'approche du berceau, se penche, pousse un cri d'horreur en voyant le cou de l'enfant enlacé par une vipère, et tombe à genoux, les mains jointes.

SCÈNE II

Il est cinq heures après midi. Les volets de la maison sont clos. Le chœur est vêtu de sombre. Il se tient au bas du perron et semble écouter ce qui se passe à l'intérieur.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Ils veillent leur enfant qui, au milieu du jour,
fut piqué par une vipère,
cependant qu'il dormait tranquille et que l'amour
semblait déborder de la terre.
C'est ainsi, ô mes sœurs ! que rien ne fait prévoir
ce qu'est la fin d'une journée.
Tout semblait si riant qu'il semblait que ce soir
dût être une autre matinée.
Maintenant le silence entre dans la maison.
On n'entend plus comme une abeille

le baiser parcourir la chambre, ni le son
du bercement de la corbeille
où repose l'enfant qui est évanoui...
Denis, lui, s'est agenouillé.
Hélas! Il est de ceux qui donnent à la vie
trop de rêve pour résister.
Lucie, elle, est debout, qui verse dans un verre
les poisons qui doivent guérir.
Elle est comme une lionne et ne veut pas, ô mères !
que son enfant aille mourir.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Que le jardin est triste, ô mes sœurs, aujourd'hui!
Les abeilles sont délaissées.
Denis n'est pas venu, tel qu'un faune masqué,
surveiller les neuves couvées.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

C'est ainsi qu'un malheur est suivi d'un malheur,
et c'est d'une beauté sacrée
de le voir qui s'étend de l'âme de la sœur
à l'âme des sœurs bien-aimées.
La ruche est une amie, la vigne est une amie :
aussi la vigne souffre-t-elle,

comme l'abeille, que l'enfant soit évanoui
sous une piqûre mortelle.

Les jeunes filles du chœur s'agenouillent devant la maison.

SCÈNE III

Dans la chambre de Denis et de Lucie. Seule, de tout le chœur, la première jeune fille, vêtue de deuil, est dans la chambre. Elle n'est visible que pour Denis qui est agenouillé près du berceau à côté de Lucie.

PREMIÈRE JEUNE FILLE, à Denis :

Mon frère, l'air est lourd et devient orageux ;
les bois laissent pendre leurs feuilles.
La colline est bleuâtre et la pluie se recueille
dans les outres gonflées des cieux.

LUCIE, elle prie.

« ... *protection, n'ont jamais été abandonnés...* »

PREMIÈRE JEUNE FILLE

C'était par une nuit pleine de pruniers roses
qu'il naquit d'un de vos baisers.

Lucie laissa sur toi lentement se poser
son front grave comme les choses.

LUCIE

Dieu! l'avoir élevé avec un tel amour!
Dieu! pourquoi permis-tu qu'on lui donnât le jour!

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Il avait le sourire inconscient qu'ont les ailes
des beaux papillons fatigués.
Son regard bleu dormait comme l'eau sur les gués
où se plaignent les tourterelles.

LUCIE

Je l'aime! Il était beau! Que je souffre! O mon Dieu!
Ayez pitié de moi, mon Dieu! C'est odieux!

Les onze jeunes filles du chœur, qui étaient restées à la porte, entrent en silence, se tiennent debout autour du berceau, puis se mettent lentement à sangloter. Enfin Lucie se relève, très calme, tandis que Denis, toujours agenouillé, pleure avec le chœur. Elle va à l'armoire, l'ouvre, y prend un linceul. Et, le dépliant de toute la largeur de ses bras en croix, elle s'avance vers l'enfant pour l'ensevelir.



POÉSIES DIVERSES

ACCABLÉ, JE M'ÉTAIS ASSIS...

Accablé, je m'étais assis, tant les ajoncs
 étaient impénétrables.
Quand j'eus équilibré mon fusil contre un arbre,
 je relevai le front.

Ce n'était que le ciel, ce n'était que des cimes
 où se posaient mes yeux,
les cimes et le ciel, c'était toute ma vie
 et toute ma douleur.

O toi qui veux goûter ma tristesse sans borne :
 viens me voir vers midi,
lorsque mon pauvre chien me fixe d'un œil morne,
 caressant et soumis,

Laisse derrière toi ce rire qui sommeille,
abeille sur du miel,
dans ton cœur, dans ton cœur, même quand tu t'écries
que tu voudrais mourir.

Avant que de venir me trouver dans la lande,
ne te regarde point.
Oublie tes genoux hauts et tes yeux de lavande
et ta gorge de coing.

Car l'on ne parlera d'amour ni de passion,
ce jour-là, dans la lande.
Il ne s'agira pas de savoir si ton front
est plus doux que tes jambes.

Et tu ne mettras pas autour de mes épaules
ces fruits rouges des haies
dont la tige s'enlace ainsi que s'enlaçait,
agilement, Mamore.

Mais tu regarderas cette âpre poésie :
ce chien et ce chasseur,
ces cimes et ce ciel qui sont toute ma vie
et toute ma douleur.

A Madame Blanche Rousseau.



J'AI FOULÉ DANS LES BOIS L'AZUR...

J'ai foulé dans les bois l'azur noir des gentianes,
et je n'ai pas pleuré
de ce que les fleurs d'octobre me rappelaient
les amours du jeune âge.

Une enfant de seize ans qui tenait un bouquet
de roses violettes,
avec une jolie et voulue maladresse
m'en a tout parfumé.

Et je n'ai pas souri, sentant au cœur de l'âme
je ne sais quoi d'éteint
et que, dorénavant, la plus tendre des places
est auprès de mes chiens.

8

UNE GOUTTE DE PLUIE...

Une goutte de pluie frappe une feuille sèche,
lentement, longuement, et c'est toujours la même
goutte, et au même endroit, qui frappe et s'y entête...

Une larme de toi frappe mon pauvre cœur,
lentement, longuement, et la même douleur
résonne, au même endroit, obstinée comme l'heure.

La feuille aura raison de la goutte de pluie.
Le cœur aura raison de ta larme qui vrille :
car sous la feuille et sous le cœur, il y a le vide.

NE CROIS PAS A CE QU'ON TE DIT...

Ne crois pas à ce qu'on te dit, ô jeune fille.
Ne t'en va pas chercher l'amour, car il n'est point.
L'homme est dur, l'homme est laid, et ta grâce craintive
déplaira tôt ou tard à ses grossiers besoins.

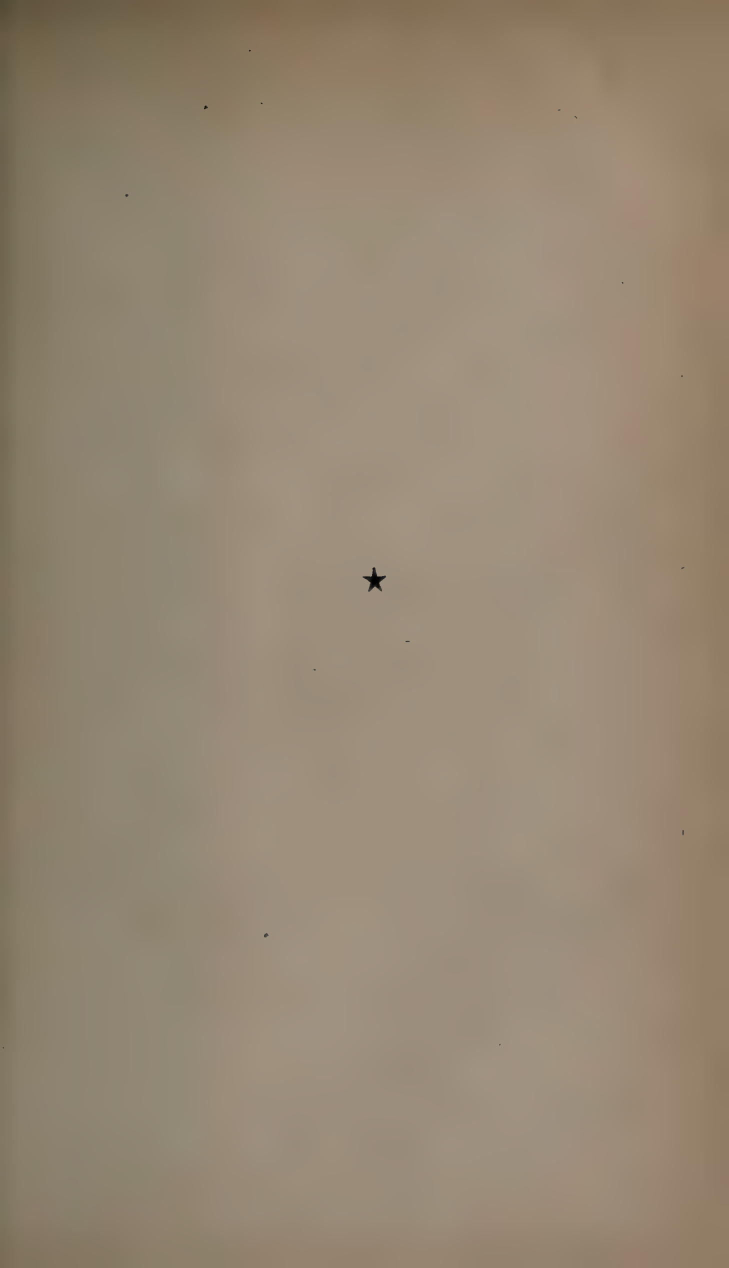
Il ne fait que mentir. Il te laissera seule,
au coin du feu, avec les enfants à soigner.
Et tu te sentiras vieille comme une aïeule,
les jours qu'il tardera à revenir souper.

Ne crois pas que l'amour existe, ô jeune fille :
mais va dans le verger où l'azur pleut à verse,
et regarde, au cœur noir du rosier le plus vert,
cette araignée d'argent qui vit seule et qui file.

NE ME CONSOLE PAS...

Ne me console pas. Cela est inutile.
Si mes rêves qui étaient ma seule fortune
quittent mon seuil obscur où s'accroupit la brume :
je saurai me résoudre et saurai ne rien dire.

Un jour, tout simplement (ne me console pas !)
devant ma porte ensoleillée je m'étendrai.
On dira aux enfants qu'il faut parler plus bas.
Et, délaissé de ma tristesse, je mourrai.





JE PENSE A VOUS...

Je pense à vous. Mes yeux vont du buisson de roses
aux touffes du chaud seringa.
Je voudrais vous revoir quand les raisins muscats
dorment auprès des reines-claude.

Depuis que je suis né, je sens au fond du cœur
je ne sais quoi d'inexplicable.
Je vous dis que la rose est tombée sur le sable,
que la carafe est sur la table,
que la fille a mis ses sandales
et que le scarabée est plus lourd que la fleur.

— Mais tous ces foins, les aura-t-on bientôt fanés?
— O mais, mon amie, tout se fane :
le foin tremblant, le pied de l'âne,
les chants du merle et les baisers.

— Mais nos baisers, ami, ne se faneront point?
— Non certainement. Que le foin
se fane, disais-je, c'est bien.
Mais nos baisers, amie, ne se faneront point.

— Je crois que vous vous endormez, car vos paroles
n'ont qu'une suite vague, et puis vous reprenez
ce que vous venez de me dire.
— Mon amie, mon amie, écoutez les cerises
chanter sur la pelouse chaude...

— Non pas. Ce sont les reines-claude.
— Mais non. C'est votre chaste robe
sur le versant de la forêt
où vous avez herborisé.
— Non... Vous aviez raison, aimé.
Ce sont les reines des cerises
qui s'endorment dans l'enclos de ..

AU BORD DES EAUX...

LUI

Au bord des eaux, dans la prairie pacifiante,
près de la chienne douce et des bœufs sous le joug,
j'ai vu le fruit du pissenlit, bulle d'argent,
se défaire, flotter, puis filer dans le vent.
Le raisin a manqué. Je veux toucher tes joues.

ELLE

Je te donne mes joues comme on donne deux pommes.
Mais celles du pommier, quand on les a mangées,
sont mangées pour de bon. Celles que je te donne,
quand on les a mangées, on peut recommencer.

LUI

Tes lèvres sont la peau si rouge de ces fruits.
Si l'on semait tes dents, pousserait-il des pommes ?
Je suis heureux d'avoir celles que tu me donnes,
car cette année la terre est maigre de produits.
Mais te rappelles-tu que, pour nos épousailles,
il y eut tant de vin qu'on manqua de futailles ?

ELLE

Dans le bosquet j'entends piauler les pintades.
J'ai réussi quatre couvées et les dindons.
Ils aiment à nicher sur les lisières froides.
J'ai aussi réussi les couvées de pigeons.
Entends-les chanter sur le toit de la maison ?

LUI

Que le jardin de fleurs tes mains l'ont bien soigné !
Le long des rosiers clairs je me suis promené.
Les capucines rient près de l'arrosoir vert,
et les lourds tournesols attristent la journée.
On sent l'odeur de l'eau monter de la citerne.

ELLE

Pourquoi trouves-tu donc la journée attristée
par les lourds tournesols, ces soleils des enfants?
Je veux que mon amour te fasse trouver gai
tout ce que j'ai semé de ces fleurs d'agrément.

LUI

Je ne tiens pas, amie, à la seule gaîté.
Elle n'est pas possible, et nous devons alors
accepter à l'avance une joie attristée
comme le tournesol dans le jardin que dore
le soleil trop brûlant de la fin de l'été.

ELLE

Penses-tu que jamais la joie ne soit entière?
L'ombre d'amour est douce aux sentes forestières.

LUI

Ni le bouquet de la forêt la plus épaisse
où la palombe frappe l'air obscur des chênes.
Et ni la claire-voie. Et ni le pont rustique
où, dans l'ancienne image, un chasseur romantique

caresse les seins gais des poudreuses meunières
ne sont un sûr asile aux pauvres joies humaines.

ELLE

Mais que faut-il donc faire?

LUI

Il faut orner encore
de tristes tournesols les allées du jardin,
mais ne pas oublier cependant que les roses
doivent donner leur part de joie à nos destins.
Il faut continuer à veiller aux couvées
et à ce que le pain au four soit bien levé.

ELLE

N'atteindrons-nous jamais à la joie infinie?

LUI

Rien n'est plus doux pour moi que ta chair dans la nuit.

TRISTESSE...

Tristesse ! Que ce cœur qui veut tout, ne veut rien...
que le chant de l'oiseau et l'amitié du chien.
Il ne possède rien, même si l'on lui donne :
la fleur d'Avril qu'il tient lui prend le fruit d'Automne.

DANS LE SILENCE DE LA NUIT

Dans le silence de la nuit chantait, hier soir,
chantait je ne sais où le grillon du foyer.
Ce petit chant élargissait encore le noir.
La flamme triste de ma bougie s'allongeait.

Allons. Il a fallu se recoucher, la mort
dans l'âme, en se disant que, pas plus qu'autrefois,
je n'aurais de bonheur sans doute, et que la voix
de ce cri-cri n'était que moi-même, et rien d'autre.

Ecoute, mon enfant, écoute le cri-cri.
Tu n'as pour te calmer que ce grésillement.
Mais comprends comme il est vaste, comme il s'étend
sur toute la vallée du cœur endolori...

Tout se tait, le chagrin, l'ennui, l'homme, que sais-je ?
Seul le chant continue du grillon-boulanger,
Adresse-t-il à Dieu une plainte légère,
et Dieu laisse-t-il seul ce grillon lui parler ?

Ecoute ce qu'il dit. Il dit le pain obscur
et le pot ébréché dans les cendres amères.
Il dit le chien qui dort. Il dit la ménagère.
Il dit je ne sais quoi de triste, bon et pur.

Il dit qu'il est ami. Il dit que, l'autre jour,
mon fermier a conduit sa fiancée à l'église,
et que la métairie était pleine d'amour,
ainsi qu'un cerisier est tout plein de cerises.

Il dit que les époux sont venus me saluer
et que, graves et lents, ils m'ont fait visiter
leur chambre où, dans le lit nuptial ouvert, dormait
la plus petite sœur de cette mariée.

La noce est repartie. Et ont fini les danses.
L'épouse a remplacé sa sœur la plus petite.
La joie est simple au fond de la chambre bénite.
L'horloge et le grillon s'aiment dans le silence.

DANS L'AUBERGE FUMEUSE...

Dans l'auberge fumeuse où l'ouragan m'abrite,
on voit des saucissons pendus et un feu noir.
Je suis le voyageur perdu dans l'autrefois,
celui dont le manteau était pesant de pluie.

Je songe au temps d'Été où vers cette colline,
et vers ce vallon bleu, doux comme Lamartine
à l'heure où les poiriers rêvent à Jocelyn,
je vais chercher la paix comme un morceau de pain.

Aujourd'hui le grésil vole dans la tourmente.
Où donc sont les journées de la caille, étouffantes?
Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, car j'ai peur
de ne pas compatir assez à la douleur.

J'AI DÉJEUNÉ CHEZ UN AMI...

J'ai déjeuné chez un ami. Des camélias
commencent à jaunir le mur de sa villa.
Voilà longtemps que nous nous connaissons. Déjà
le printemps trop hâtif fleurit le leycestria
sous lequel, en Été, nous causons lui et moi.

Sous l'aigre vent de pluie les carcasses des arbres
agaçaient mes regards qui désiraient revoir
les feuilles de Juillet à la mollesse bleue.

Peut-être que, l'Été, sous le leycestria,
nos cœurs regretteront cet après-midi noir
qui nous a fait longtemps rester au coin du feu.

L'ENFANT LIT L'ALMANACH...

L'enfant lit l'almanach près de son panier d'œufs.
Et, en dehors des Saints et du temps qu'il fera,
elle peut contempler les beaux signes des cieux :
Chèvre, Taureau, Bélier, Poissons, et cætera.

Ainsi peut-elle croire, petite paysanne,
qu'au-dessus d'elle, dans les constellations,
il y a des marchés pareils avec des ânes,
des taureaux, des béliers, des chèvres, des poissons.

C'est le marché du Ciel sans doute qu'elle lit.
Et, quand la page tourne au signe des *Balances*,
elle se dit qu'au Ciel comme à l'épicerie
on pèse le café, le sel et les consciences.

CE SONT DE GRANDES LIGNES PAISIBLES...

Ce sont de grandes lignes paisibles qui se confondent
tantôt avec le ciel, tantôt avec la terre.
Elles n'apportent plus à mon cœur solitaire
cette paix d'autrefois que je croyais profonde.

Ainsi va s'en aller le charme des vallées.
Ainsi va s'en aller le charme de mon cœur.
Qu'aurai-je regretté ? Peut-être la douleur,
peut-être la douleur qui s'en est en allée.

Les coups d'un bûcheron sont sourds dans le coteau.
L'aulne mâle fleurit. Le printemps va venir.
Mais, cette fois, mon Dieu, ni rêve ni soupir
ne passent dans le vent sur cette flaque d'eau.

JE NE M'Y TROMPE PAS...

Je ne m'y trompe pas. Hier, à la nuit tombante,
dans l'ombre des coteaux sonore et forestière,
j'ai entendu déjà ce chant particulier
du merle imitateur lorsque vient le printemps.

Ce chant semble gonflé de sèves roucoulantes
comme les gorgées d'eau des carafes de terre.
Ce matin les moineaux ont leurs voix printanières,
la même qu'ils avaient lorsque j'étais enfant.

Ainsi que la saison indécise, j'hésite...
Je ne sais trop si c'est le printemps ou l'hiver;
cela dépend de vous, mais il faut faire vite :
la giroflée marronne aime le vent de mer.

LES PIEDS AU COIN DU FEU...

Les pieds au coin du feu, je pense à ces oiseaux
qui disaient à Colomb que la terre était là.
C'était toujours les eaux, et les eaux, et les eaux,
toujours les eaux. Enfin Rodrigue Triana

cria : « Terre ! » Et le vent chanta dans les cordages.
L'équipage tomba à genoux. Les forêts
du Nouveau-Monde, avec leurs singes bleus, s'ouvraient,
et les lourdes tortues pondaient sur le rivage.

Quand donc, pareil à un matelot fortuné,
pourrai-je découvrir la plage de soleil
de ses cheveux épars sur son corps allongé
comme une île nouvelle au milieu du sommeil ?



A Madame Charles de Bordeu.



LA GRAINE SAIT CHOISIR...

La graine sait choisir le terrain qu'il lui faut.
La gentiane, d'azur comme un martin-pêcheur,
fleurit sur le penchant de l'aimable coteau
où Clitie sur la mousse eût raillé la pudeur.

...La voyez-vous? tombée, et son chapeau de roses
aplati tout à coup sous les houblons dorés?
La rivière s'endort aux caresses des prés.
Clitie ferme les yeux gravement, et se pose...

Je connais ce pays tout luisant d'Eté bleu,
et ce gazon couvert de tulipes sauvages.
C'est le vallon du Chat-botté, le coin du sage :
c'est la demeure enfin de l'ami de Bordeu.

Quand le vent cessera de me tenir en ville,
lorsque le velours bleu d'une fin de juillet
évoquera pour nous les robes à paniers
renversées sous la lune aux creux noirs des charmilles ;

Alors, levant un verre empli de vin doré,
nous entendrons renaître au-dessus des fougères,
les froissements d'étoffe et les bruits de baisers
de toutes les Clitie déguisées en bergères.

A Raymond Bonheur.



EH! JE SAIS BIEN...

Eh! je sais bien qu'ils ont tous dit : vieillir est doux.
Mais je vieillis et je regrette la jeunesse,
et la joueuse de croquet, et les caresses
de sa main sur mon front posé sur ses genoux.

Quand donc viendra le temps où j'aurai cette force
de bénir, sans que j'aie de l'amertume au cœur,
des enfants respirant la sève des écorces
dans le ravin rempli d'églantières pâleurs?

Heureux celui qui peut, daus l'enclos paysan,
à l'heure où lourdement sonnent les vêpres chaudes,
mettre dans d'autres mains les mains de ses enfants
qui se sont fiancés dans les framboises jaunes.

LES ROSES DU JARDIN SONT SAGES...

Les roses du jardin sont sages. Mon grand mal,
ce fut d'avoir voulu toujours porter des roses,
et de ne m'être pas recueilli quand les choses
ne devaient pas encore être fleuries pour moi.

C'est pourquoi je contemple avec de l'amertume
les doux petits rosiers plantés là par ma mère.
Tandis que dans mon cœur sont des larmes amères,
il n'est, sur ces rosiers, qu'une pluie bien venue.

Ils savent dispenser leur temps avec sagesse.
Ils accueillent le deuil de l'hiver comme un bien.
La rose qui naîtrait n'aurait pas de maîtresse.
Elle attendra l'Eté pour ne pas vivre en vain.

LA JEUNE FILLE PREND DES LEÇONS DE PRINTEMPS...

La jeune fille prend des leçons de Printemps,
dans le tableau que j'ai,
dans le tableau où l'on dirait qu'il a neigé
des roses ;
... des leçons de Printemps... Du moins, je le suppose,
et joue du violon sous des géraniums blancs.

Joueuse de Printemps, vierge au cœur délicat,
liseron des tonnelles :
l'âge peut me glacer, la mort venir. Tes bras
ont couronné mon front de leurs branches de neige

C'EST UN COQ...

... C'est un coq dont le cri taille à coups de ciseaux
l'azur net qui s'aiguise au tranchant du coteau.
Mais je veux autre chose encore ?

... C'est la salle à manger sur un parc, à midi.
Une femme en blanc, lourde et blonde, pèle un fruit.
— Je veux voir autre chose encore?

... C'est une eau tendrement aimée par le village
qui s'y mire et dénoue sur elle ses feuillages,
— Je veux voir autre chose encore?

... Mais quoi donc? — Oh! Tais-toi, car je souffre! Je veux
je veux voir, je veux voir au delà de mes yeux
je ne sais quelle chose encore...

COMME UN INSECTE...

Comme un insecte, la faucheuse mécanique
parcourt le foin. Son cliquetis irrégulier
semble accroître la torpeur qui se communique
à la vigne et à l'horloge de l'escalier.
Laissez-moi ne penser à rien. C'est un ennui
que de n'entendre parler que d'appendicite,
de Nietzsche, de la Vie, d'on ne sait quoi ensuite.
Les cornes des beaux bœufs luisent violemment,
et la lumière bleue enflamme le froment.
Les roses du jardin ont une odeur terrible,
et leurs pétales secs sont de sable torride.
Et la lourde écolière ainsi qu'un tournesol
s'endort et son atlas est tombé sur le sol.

JE FUS A HAMBOURG...

« Je fus à Hambourg quatre mois, puis à la Haye.
Je pris le paquebot pour Londre où j'arrivai
le 10 janvier 1705, après dix ans
et neuf mois d'absence — et, dès lors, me préparant
à un plus long voyage — à soixante-douze ans
d'une vie remplie de toutes sortes d'incidents.
J'avais été assez éprouvé pour connaître
le bonheur de finir ses jours dans la retraite. »

C'est ainsi que s'exprime, à la dernière page,
Robinson Crusoë. Un parfum de muscade
s'exhale de sa robe aux somptueux ramages.
L'orage au loin qui roule en bruit de caronade

fait trembler la Cité d'Albion. Et, dans l'image
que j'ai là sous les yeux, on voit le voyageur
méditer sur sa Bible et bénir le Seigneur.
Au milieu de la table est une longue vue
dont il guettait jadis l'empreinte des pieds nus.
Au mur sont accrochés le parasol de chèvre
et le bonnet de chèvre et l'arc avec les flèches,
la hache d'abordage et le sabre marin.
Ici le médaillon de Vendredi. Enfin,
placé contre la carte où est l'îlot désert,
dans sa cage empaillé un perroquet très vert.

Comme toi, Robinson, j'essuyai des tempêtes
et, comme toi, j'ai vu au-dessus de ma tête
la mer verser au ciel des flots couleur de plomb.
Et l'amour furieux qui balayait le pont
me jetait à genoux et sifflait. Crusoë!
Crusoë! L'océan et l'amour sont pareils :
A l'un et l'autre il faut de desséchants soleils
qui creusent notre cœur ainsi qu'une coquille;
il faut que les agrès grincent comme des filles,
et que la passion soit cette noire mer
qui monte et nous emplit avec son bruit amer.

Ah ! Vieil Anglais ! Tu fus cependant bien plus sage
que je ne fus, car où que tu fasses naufrage,
au Cap Bonne-Espérance ou à Juan Fernandez,
on te voit aussitôt suivi ou précédé
de ta malle toujours confortable et prudente.
J'aime ta poésie pratique et commerçante,
et j'apprécie beaucoup la veuve qui prit soin
de tous tes capitaux tant que tu fus au loin.

... C'est ce qui te permit de finir doucement
tes jours dans ce grisâtre et doux appartement
que je viens d'évoquer au début du poème.
Ah ! Tu n'oublias rien dans ton île, pas même
ton parasol et ton bonnet de peau de chèvre.

Ce que j'ai rapporté ? — me demanderas-tu, —
de cet îlot désert dont je suis revenu ?
Rien, ni une bouée ni une cage à poules.
Mais écoute comment je fus pris par la houle :

Ce fut au doux Avril, quand la mer du Printemps
s'ouvre à tous ces oiseaux, indiens de Ceylan,

qui plongent dans l'azur de nacre où sont les perles :
rouge-gorge, bulbul, fauvette, linot, merle.
On entendait briser les âmes des lilas
sur les coraux des pêchers roses des villas.

Je ne pensais point certe à ces autres coraux
où la Pérouse d'or, c'est à Vanikoro,
trouva la mort malgré son geste autoritaire.

L'amour semblait dormir et le ciel et la terre.
Douce comme une nuit des Nuits, la nuit tomba.
Mais bientôt le parfum des vergers s'exalta.

Alors, ô Robinson! oubliant comme toi
les dangers que j'avais courus, n'écoutant pas
les conseils des aïeux qui rêvent dans leurs cadres,
ivre de mettre à flot une nouvelle escadre,
je dirigeai mon cœur affolé par l'amour
vers une île pensive et grave comme un jour.

L'île était enchantée et n'était qu'une femme.

La voix de ses oiseaux eut raison de mon âme.
D'autres m'avaient séduit par l'horreur des volcans.

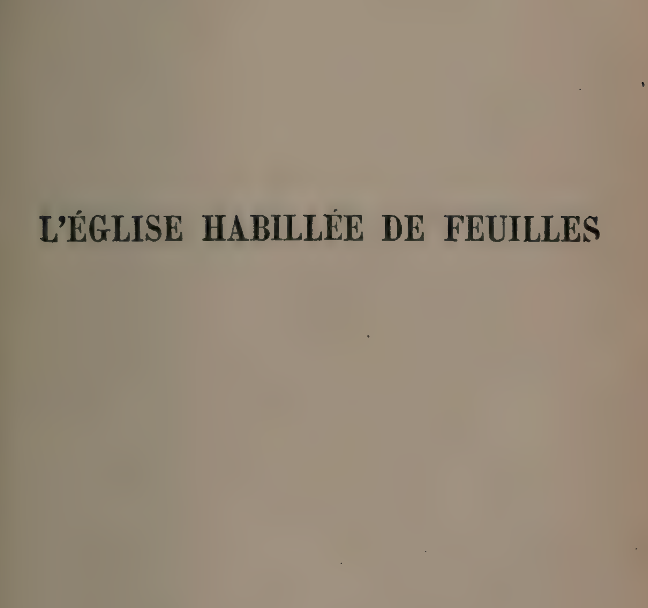
J'aimai, ô Crusoë ! ces monts qu'un Yucatan
prolonge sous la mer pour former des Antilles.
Ma race a habité parmi ces jeunes filles
qui tiennent d'une main leur sein d'ombre et de feu
et qui de l'autre envoient de longs baisers d'adieu.
Ici, ce ne fut point le feu, ce fut la neige,
mais la neige impassible aux foudres qui l'assiègent,
neige dont les yeux clairs ont la calme passion
du feu qu'allume un pâtre au milieu des glaçons.
Et c'est l'île la plus terrible : ô Crusoë !
car c'est par sa froideur que l'on est enflammé.

Comment j'ai échappé aux dangers de cette île :
il faudrait pour cela que je fusse Virgile ;
car jamais tout entier l'océan n'égala
cette vague aux doux mouvements qui m'enlaça.

Maintenant, comme toi, ô Crusoë ! je pense
qu'il est bon de rêver de cela dans sa chambre.
Ma cafetière bout comme un roman anglais.
J'ai des lettres d'amour que j'entends murmurer
ainsi que murmurait l'Océan Pacifique
où tu avais conduit ton âme magnifique.
Repartirai-je un jour ? Je ne l'affirme pas.

J'eusse voulu pourtant encor nouer mes bras
à la blanche bouée que nous nommons la femme,
et revenir rieur parmi les hautes lames.
Tous les oiseaux de Mars me conseillent d'aimer.
Ce matin, au réveil, leurs chants neufs s'essayaient.
Un moineau insistait beaucoup. Que vais-je faire?
Petits oiseaux, ô rouges-gorges de mon cœur,
je ne pourrais vous suivre ou, du moins, j'en ai peur.
Les buissons sont trop verts. Je vous attristerais...
Il faut laisser tomber l'ombre sur la forêt.





L'ÉGLISE HABILLÉE DE FEUILLES



II

Dans la pâleur embaumée de ce soleil fou,
la chapelle des champs, vêtue d'un petit bois,
enferme le mystère de clarté et de joie.
Son clocher, comme un épi blanc mûr en Août,
tout poudroyant de la farine eucharistique,
domine les vallons bleus comme des cantiques.
Comme une flèche encor, dans le cœur de l'Été,
par l'arc de l'horizon ce clocher est planté.
Ce sont quatre tableaux exacts et monotones
qui l'entourent et qui reviennent chaque année :

C'est le verdissement des buissons et des prés.
C'est le roussissement des vaches et des blés.

C'est le bleuissement des vignes où il tonne.
C'est le noircissement des jours diminués
par l'espèce de suie qui tombe des nuées.
Et la chapelle a un chapeau de roses jaunes.

On peut la voir encor, comme un bateau de pêche,
naviguant sur les flots luisants du labourage
où, parfois, on voit luire l'aile qui se dépêche
d'une charrue comme une mouette dans l'orage.

Au milieu des champs, dis-je, l'église s'élève.
C'est là, entre ces murs pâles comme des grèves,
c'est là qu'est le refuge et c'est là qu'est le rêve.

Par cette grande paix que l'homme cherche en soi;
par les jours finissants aux vieux balcons de bois
où le cœur blanc des géraniums noirs s'attriste;
par l'obscure douceur des choses villageoises;
par les pigeons couleur d'arc-en-ciel et d'ardoise;
par le chien dont la tête humble nous invite
à lui passer la main dessus; par tout cela:
Chapelle, sois bénie à l'ombre de ton bois!

2

Or, tandis que priait ce poète — c'était
jour de première communion où se balancent
devant l'autel doré des guêpes toutes blanches,
— il voyait dans le fond de son cœur cette chose :
s'ouvrir joyeusement une tombe, ô lumière!

C'était la tombe de ses grand-père et grand'mère,
dans les Antilles bleues, fleuries de tabacs roses,
là-bas où l'Océan comme une vitre luit,
noir comme le feuillage et vert comme la nuit.
Les âmes des aïeux, il les sentait monter
comme une onde tremblante et, soudain, déborder
de ce sépulcre ouvert sur la crypte infinie,
et aller dans un Ciel où dans la grande paix
toutes deux souriaient à la douleur passée.

3

Et c'est ainsi que Dieu répondait au poète
qui se sentait saisi dans la chapelle en fête
de ce souffle venu d'on ne sait quelle tempête,
ce souffle des fins-fonds des matins et des soirs
qui vit réellement au cœur de l'Ostensoir.

4

Les prières s'en vont au ciel comme des fleurs,
on ne sait trop comment, les unes luxueuses
et lourdes de parfum comme les tubéreuses ;
les autres pauvres, ternes et de peu d'odeur,
ainsi que les pensées d'un parterre indigent.
Le Poète les voit monter vers l'Indulgent,
vers le Père qui seul pèse l'or et l'argent.
Et c'est Lui qui évalue le prix de chaque fleur,
qu'il voit venir à Lui. Et, seul, Il peut juger
au-dessus de nos sens, au-dessus de nos haines,
si l'humilité bleue d'un bouquet de verveines
vaut autant, plus ou moins, que l'œillet recherché.

Car, soucieusement, tel qu'un très vieux marin
dont la barbe a été battue par le tonnerre,
sur les gouffres du ciel de nacre Dieu tend les mains
à tous ceux qui, souffrants, lui offrent leurs misères
au creux d'un diamant ou d'une primevère.

5

La paix des champs s'étend autour de la chapelle.
Et, au carrefour poudreux, parmi les avoines,
les menthes, les chicorées et les aigremoines,
se dresse un grand Christ de bois creux où les abeilles
ont fait leur nid. Et on peut voir, dans le soleil,
aller, venir, ces affairées pleines de miel
comme des lettres noires écrites dans le ciel.

De quoi nourrir son Dieu si ce n'est pas de miel?

Parfois le cantonnier qui casse des cailloux
lève la tête et voit le Christ, le seul ami
qu'il ait sur cette route où palpite Midi.
Pour casser les cailloux l'ouvrier est à genoux
dans l'ombre de ce Christ dont le flanc est vermeil.
Et tout le miel alors chante dans le soleil.

Le poète contemple et médite. Il se dit,
devant le lent frisson des champs, que chaque épi
est du peuple de Dieu la sage colonie
dont chaque grain attend, pour être vivifié,
que des grottes du Ciel l'eau se soit élancée.
Il se dit que ce grain désormais va pousser
dans l'azur précieux que tout approfondit
et, qu'image du Fils de Dieu, né lui aussi
dans une grotte, il nourrira ceux qui ont faim.
Et l'épi qui naîtra à son tour de ce grain
aura la forme d'un clocher dans une aurore.

6

Le poète n'est plus jeune comme autrefois.
Il a dit à son chien : chien, il est d'autres bois
que ceux où nous chassions dans le fumeux automne ;
il est d'autres ajoncs et il est d'autres chaumes :
il y a les fougeraies des ténèbres de Dieu,
les fourrés qui le soir respirent dans les Cieux.
Mais le poète, bien qu'amer devant la vie
qu'il avait tant aimée et qui l'avait trahi,
le poète savait sourire aux jeunes filles
dont les joues sont les pommes rouges des charmilles.
Il faut que, sans savoir pourquoi, ces enfants rient.
Il faut laisser jaser les sources des prairies.

A mesure que le poète allait à Dieu
et que, de plus en plus, se faisait raboteux
le chemin où l'on est forcé de s'engager,
son cœur paisible, bien que déçu, souriait
aux échos des baisers dans les vacances lourdes.
Son âme, ardente et triste et tendrement amère,
à genoux maintenant devant chaque Mystère
devenait l'humble sœur de l'humble coquelourde
qui orne la pauvreté du buis presbytéral...

D'autres jardins s'ouvraient, mais si beaux et si sombres
que leurs feuilles gênaient celui qui voulait voir ;
et la beauté suprême était ce large noir
où se risquait son cœur comme un homme qui plonge.

7

Car maintenant, nourri d'un ineffable blé,
il semblait qu'à ses yeux s'ouvrît un nouveau monde :
l'oiseau, l'arbre, la pierre avaient une clarté
qu'il ne connaissait pas, et la tuile frappée
par le soleil tombant était profonde et nette.
Ce n'était plus ce cauchemar fou et grotesque
où les choses ont l'air surprises d'exister :
Maintenant chaque chose était telle qu'elle est.
Dans le jardin Dieu seul avait mis la lavande
et les bruyères et les genêts dans les landes.

Il avait découpé, par un très doux mystère,
ce petit coq dans du soleil vert, et ce lièvre
à même le terreau éboulé d'un sillon,
et, dans la blanche fleur des pois, ce papillon.

8

Le poète, tandis que l'Eté s'élevait,
disait : Je ne sais rien de ce que Vous savez,
ô mon Dieu qui vivez dans le cœur de mon âme !
Et l'azur respirait sur lui comme une flamme.
Et alors, tout empli du large et profond souffle,
il rendait à l'azur ce souffle par sa bouche.

9

Il dit au cantonnier, au sortir de l'église :
« Salut ! » Et l'autre dit : « Salut, maître ! » Et la brise
fait bouger le platane aux fraîcheurs d'ombre et d'eau.
Ce frisson se propage et, plus loin, des bouleaux
fourmillent. Tout bientôt redevient immobile.
Ils causent. Un coq chante. Et la petite ville
découpe sa blancheur sur le noir du coteau.
Alors, ouvrant son paroissien à l'Evangile,
le poète dit au cantonnier : Quand tu auras
cassé tous les cailloux de ta vie, tu pourras
te reposer au Ciel de toutes tes fatigues.

Je l'espère, Monsieur, dit l'autre. Vous aussi
vous travaillez. Et le poète : Oui, mon ami,

auprès de toi je me reposerai, j'espère.
Nous sommes les ouvriers de Celui qui est le Père.
Si le grain de froment dont parle l'Evangile
ne meurt pas sur la terre, il demeure stérile.
Seul, le grain dont le cœur souffre porte un épi.
L'homme est un grain de blé mis sur terre par Dieu,
et, s'il germe ici-bas, c'est pour gagner les Cieux.

Ils causaient et, debout, dans l'ardeur bleue solaire
la Croix dont deux bras sont au ciel, l'autre est sur terre,
protégeait le sommeil d'une déshéritée.
Elle était là, béate, et ses hardes bâillaient
mettant sa chair à nu comme d'un grain de blé
dont l'écorce travaille et qui veut éclater.
Le poète dit au cantonnier : Cette femme
est bien le grain de blé que travaille son âme.

10

Au crépuscule, à l'heure où le silence saint
de la chapelle, par un mariage divin,
s'unit aux boiseries qu'orne un chemin de croix,
enfumées du parfum des encens séculaires...
quand l'ombre rejoint l'eau dans le bénitier froid...
quand le vent pleure bas autour du presbytère
dans les tristes rameaux de peupliers carolins...
quand le dernier rayon dore de son mystère
l'althæa rose auprès duquel lit son bréviaire
un humble desservant qui va vers son déclin...

Alors, sortant de la chapelle où l'a mené
sa rêverie errante, le poète a refermé
la grille. On voit la lune en métal bosselé.

L'âme garde longtemps le parfum du rosaire
comme la boîte verte garde une odeur de feuilles.
Certe il est bon, quand la Terre vous abandonne,
de méditer, et qu'alors le Ciel vous accueille.
Il est bon, quand sur soi l'orage couve et tonne,
de descendre dans la profondeur des Mystères;
il est bon lorsque les hommes vous ont trahi,
quand on est exilé, quand on n'est pas compris,
de retrouver toujours la Famille divine.
Cette Famille est là, qui avec vous chemine
ou s'arrête avec vous, matin, midi et soir;
il est bon de parler à la Vierge et la voir,
tantôt enfant, avec son voile dans le Temple,
pure comme elle-même et remplissant sa lampe;
tantôt tranquillement belle, puissamment mère;
tantôt vieille, voûtée et saintement amère.
Il est bon d'évoquer son Enfant glorieux
et, banni par les hommes, d'habiter avec Dieu.

II

Maintenant, ô mon Dieu, je sais que chaque chose
porte en soi son Mystère et que Vous le savez.
Ceci est un caillou, ceci est une rose,
ceci est une femme et ceci un baiser.

Mon Père approchez-vous. Maître, je Vous appelle.
Inspirez-moi comme le vent qui fait pleurer,
qui fait pleurer d'amour autour de la chapelle,
pleurer comme la pluie le chagrin des lauriers!

12

La colombe tenant le rameau d'olivier,
c'est la Vierge apportant, dans le trouble, la paix.
L'agneau pascal qu'on pend au linteau de la porte
sera plus tard l'Agneau que l'on a mis en Croix.
Ce n'est que peu à peu qu'un Mystère se voit.
L'ardent Buisson parlait avant la Pentecôte.
Avant qu'y fût Noé sur l'eau était l'Eglise;
Noé était sur l'eau avant qu'y fût Moïse;
Moïse était sur l'eau avant qu'y fût saint Pierre.
De plus en plus se fait intense la Lumière.

13

En ce jour-là l'église allègrement sonnait,
car la fille d'un métayer se mariait.
L'église sonnait sur la gloire des maïs d'Août.
Elle sonnait au-dessus des granges recueillies,
et sonnait au-dessus des hangars et des puits
dont on entendait les chaînes rouillées se taire,
et sonnait au-dessus des greniers et des aires,
et sonnait au-dessus des batteuses qui ronflent,
et sonnait au-dessus des filles brunes et blondes
qui s'élançaient pour la noce de leur amie,
et sonnait à grands sanglots d'amour qui s'espacent,
et sonnait. Et les bœufs ensommeillés qui passent
s'arrêtaient intrigués, levant leurs cornes pâles
vers ces cœurs de la haie, les roses du Bengale.
Et sonnait. Et les pigeonnes gonflant le dos
roucoulaient sur les toits, diaprées comme l'eau.

Leurs pieds roses éperonnés coupaient l'air bleu.
Et la fille du métayer comme une fleur
se balançait sur le perron, parmi les coqs.
Et sonnait, et sonnait. On entendait le choc
de chaque coup de cloche au large des collines.
Et le cortège se formait au potager.
Et les amies suivaient la blême fiancée.
comme l'on suit le vol d'un papillon des neiges.
Une musique naïve précédait le cortège,
et le poète louait Dieu en se disant :
C'est ainsi qu'autrefois partit pour Chanaan
Rebecca dont la race était vaillante et fière.
Les temps n'ont point changé pour ceux qui croient au Père.
Voici le puits, peut-être, où tu laissas, Rachel,
se dénouer tes boucles lourdes sur tes mains belles,
cependant que Jacob guettait, dessous les palmes,
comme un fruit d'or bruni tes joues fermes et calmes.

14

Une noix d'Amérique est tombée sur l'allée.
Elle annonce l'automne et son odeur étrange
substitue à l'amour doucement désolé
l'Amour de Dieu vivant aux ténèbres des branches.

15

Il est des jours où l'âme est triste. Elle retombe.
Et Dieu ne répond plus, semble-t-il. Et l'on songe
à la sueur d'angoisse, à l'abandon du Fils.
« *L'âme est triste jusqu'à la mort.* » Et on supplie,
on s'obstine. Mais Dieu comme un mur de cachot
demeure sourd, et l'on flotte dans le chaos.
Et le cœur se dissout dans l'âme ainsi troublée.

Alors, tenant ainsi qu'une poignée de blé
son chapelet, ces grains de l'humilité sombre,
le poète le sème aux divins champs de l'ombre
où germe la moisson de toutes les prières.

Il sent confusément qu'une grande Lumière
lui est cachée par son corps dont il ne peut sortir.
Pour briser la cloison, et voir, il faut mourir.
L'œil ne laisse passer que ce jour de souffrance
que voit un prisonnier qui attend sa délivrance.
Le poète s'obstine, il appelle son Dieu.
Or, tandis qu'il l'appelle, un *Sens* mystérieux
semble à peine venir, mais vient, des profondeurs
qui le recouvrent peu à peu comme un plongeur.
... Ce sont les fruits de son rosaire qui éclosent
dans le Ciel. Ce sont les fruits de Foi interdits
au triste Orgueil qui méprise ces grains de buis
parce qu'il ignore le mystère de toute chose.

16

Je ne suis séparé de Vous que par mon corps,
mon Dieu ! Qu il se brise. Et alors je Vous verrai.
Mais qu'il se brise en répandant l'huile sacrée
dont Madeleine oignit Vos pieds pour Votre mort.

17

Notre Père, avant le sommeil et le réveil :
Voici la Vie. Vous seul comprenez ce Mystère
que j'existe, et qu'encore aujourd'hui le Soleil
éclaire tout ce qui se passe sur la Terre.

Me voici. Je ne suis qu'un homme. Je regarde.
C'est Vous qui éclairez la nuit qui est dans mes yeux
et, sans Vous, chaque chose est insane et hagarde.
Mon âme crie. Elle a la nostalgie des Cieux.

Je vis et ma vie va vers Vous, ô suprême Etre!
Les Ténèbres où Vous Vous cachez m'ont séduit.
Aimez ce voyageur qui, errant sous les hêtres,
préfère à ce qu'il voit ce que cache la Nuit.

... Mais suivre cette route obscure est bien pénible !
Je tâtonne. J'appelle. On ne me répond point.
Dieu ! Que votre silence est profond et terrible !
Ouvrez-moi donc la porte où je heurte du poing ?

Ah ! d'autres trouveront, dans la paix des cellules,
à remplir tout leur cœur avec ce qu'ils n'ont pas,
mais moi j'entends l'appel au fond du crépuscule
de ma passion nue sur son lit de lilas.

Vous avez assigné par des lois très adroites
à cette âme sans frein et déchaînée en moi,
Vous avez assigné des limites étroites
qu'elle ne peut franchir tant que Vous êtes là.

N'aurez-vous pas pitié de votre serviteur ?
Il est blessé. Il gît. Il a soif. La savane
s'étend. Le bon Samaritain, ô mon Sauveur,
ne passera-t-il pas bientôt sous les lianes ?

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi faut-il aussi longtemps,
pourquoi faut-il pour que je puisse Vous aimer
que Vous foudroyiez les fleurs de mon Printemps ?

— Mon fils, l'abricot point déjà dans la ramée

18

O mon Ange gardien, toi que j'ai laissé là
pour ce beau corps blanc comme un tapis de lilas :
Je suis seul aujourd'hui. Tiens ma main dans ta main.

O mon Ange gardien, toi que j'ai laissé là
quand ma force éclatait dans l'Eté de ma joie :
Je suis triste aujourd'hui. Tiens ma main dans ta main.

O mon Ange gardien, toi que j'ai laissé là
quand je foulais d'un pied prodigue l'or des bois :
Je suis pauvre aujourd'hui. Tiens ma main dans ta main.

O mon Ange gardien, toi que j'ai laissé là
quand je rêvais devant la neige sur les toits.
Je ne sais plus rêver. Tiens ma main dans ta main,

19

La chapelle sonnait encore. Et chaque coup
de cloche, comme un martinet dans le beau temps,
s'élançait du battant, demeurait un instant
suspendue, décrivait un cercle lent et doux
et revenait percher sa note sur son nid
qu'ourlait un bleu céleste un peu mêlé de gris.

C'était l'enterrement d'une vieille paysanne,
de celles qui ont mené l'existence d'esclave.
On posa le cercueil sous le porche, un moment,
où des pigeons vinrent familièrement,
comme s'ils eussent cru que la morte sereine
allât se réveiller pour leur jeter des graines.

Le poète, assistant à la messe, sentait
l'illumination de Dieu dissiper l'ombre
balayée par le vol de ces saintes colombes.
Ici, le chant funèbre après soi ne laissait
qu'un grand silence ardent où l'âme s'élevait
dans une calme joie de tâche terminée
faite du hosanna du déclin des journées.

Et lorsque le cercueil dans le clair cimetière
eut été recouvert, par les paysans, de terre,
ceux-ci, marquant la fin de l'œuvre solennelle,
formèrent sur la fosse un faisceau de leurs pelles.

20

La lune dans la nuit fait songer à la Terre
Le Silence, fermant les yeux, entre en prière.

21

Dans ce site où la Sainte Vierge est apparue,
la roche et le galet sont lustrés par l'eau crue
qui mire une lumière aveuglante, brisée
par ces cristaux d'air bleu appelés Pyrénées.
La flore est composée d'espèces balsamiques,
et la faune d'agneaux aperçus de si bas
qu'il semble que ce soit dans l'azur qu'ils cheminent.
Ainsi qu'un long soupir on entend un cantique
monter de la Douleur des douleurs qui sont là.

C'est près du vert torrent, dans le coin d'une grotte,
que la Vierge, vêtue de neige et de ciel bleu,
comme une eau descendue d'une céleste roche
jasa vers une enfant pauvre comme son Dieu.

Grottes de Bethléem et du Gethsémani,
fontaines d'abondance, on vous retrouve ici !

Agenouillé dans l'ardente grotte enfumée,
dans la terrible joie de son humilité,
pareil à ces manants qui ne savent pas lire,
laissant loin la raison savante qui délire,
le poète reçoit la vie telle qu'elle est.
Et il comprend, en regardant ces faces rustres
et ces mains de terreau semant des chapelets,
que c'est dans cette Foi pauvre, nue et robuste,
qu'entre, pour l'habiter comme une crèche, Dieu.

22

Le poète et l'ami causent. Une pelouse
entre deux hauts coteaux rend graves leurs pensées.
C'est l'heure où la palombe lisse aux pattes rouges
choisit le chêne noir où son vol est bercé.
Les cœurs trois fois meurtris recherchent les lisières,
alors que le brouillard au-dessus des bruyères
descend avec tendresse et n'ose s'y poser.
Effarouché soudain, rasant l'ombre et la mousse,
l'aile de l'angelus touche le cœur des bois.
Le poète : tout ici bas trouve une chose
où se poser quand la nuit tombe et qu'on a froid :
le ramier un rameau, l'angelus un ciel rose,
la caresse une amante et mon âme une croix.

23

Le poète est tout seul dans la forêt de l'âme.
Il est découragé par le trop long chemin.
Il attend, mais en vain, sous le cristal des lianes
et sous les baumiers bleus le bon Samaritain.
Il prie Dieu qui se tait. Alors, il s'exaspère,
et la douleur sur lui pèse comme un tonnerre:
Répondez-moi, Seigneur, que voulez-vous de moi?
Je suis dépossédé même de votre joie,
et je me sens dans une grande sécheresse.
Revenez ! Donnez-moi seulement l'allégresse
de cet oiseau chantant au cœur de l'arbousier?
Que me voulez-vous donc pour que vous me brisiez ?

— Je laboure ton cœur. Patience, ô mon enfant !
Tu souffres que je doive avec toi être juste.
Garde-moi dans ce cœur, même lorsque le vent
arrache les dernières roses des arbustes.

Ne m'abandonne point, car j'ai besoin de toi.
O mon fils bien-aimé ! J'ai besoin de tes larmes.
J'ai besoin d'un oiseau pour chanter sur la Croix.
Veux-tu donc me quitter, rouge-gorge de l'âme ?

— Mon Dieu, sur votre front ceint d'une haie d'épines,
je chanterai durant toute votre agonie :
mais lorsque fleurira la couronne terrible
vous laisserez l'oiseau y construire son nid.

24

Le moine, comme un vieil aigle ami des nuages,
dans le creux d'un rocher mange son pain amer
que la neige amollit. Puis son rauque Pater
arrive au Ciel sur le tombereau des orages.

Il médite longtemps sur la Création.
Sa sauvage pensée évoque le chaos :
Dieu crée le ciel, la Terre et tous les animaux,
et l'homme dont son souffle anima le limon.

C'est le Credo, en dehors de quoi tout est vain.
C'est l'explication brutale qui s'impose :
L'Eternel a parlé dans l'Eden lourd de roses,
il a fait le cheval et il a fait le chien.

Que mon âme se pose à la plus haute cime!
Et que là, comme l'eau de roche dépouillée
de la boue de l'orgueil qui l'avait tant souillée,
elle te réfléchisse, ô Nuit qui l'illumines!

25

Prends ta voix de ciel bleu, ô cloche du Baptême !
Chante à travers tes pleurs ! Et dis-nous que tu aimes
cet humble enfant avec ce cortège craintif,
et jusqu'au petit chien, enchanté et naïf,
qui semblait témoigner par petites gambades
de la joie que le ciel eût fait encore une âme.

Qu'il y a de grandeur à cette humilité !
Ce doux pauvre inconnu qu'une femme apportait
à la maison de Dieu, comme à une chaumière,
était emmailloté de sublime lumière
comme celle de l'aube au matin du coteau.

Le poète louait le Seigneur tout-puissant
de ce que ce petit fût né, ô saint poème!
de ce frisson par quoi le couple obscur comprend
la richesse infinie des dénûments qu'il aime.

Prends ta voix de ciel bleu, ô cloche du Baptême!
car deux déshérités se sont aimés dans l'ombre,
et ont été bénis, puisque sur leur baiser
cet enfant est éclos comme sur un rosier.

O cloche! prends ta voix de ciel bleu. On arrose
pour le jardin de Dieu une nouvelle rose.

26

Tranquille et nu se pose au-dessus du blasphème
le pied d'une petite enfant Nazaréenne.

27

Mon humble ami, mon chien fidèle, tu es mort
de cette mort que tu fuyais comme une guêpe
lorsque tu te cachais sous la table. Ta tête
s'est dirigée vers moi à l'heure brève et morne.

O compagnon banal de l'homme : Etre béni !
toi que nourrit la faim que ton maître partage,
toi qui accompagnas dans leur pèlerinage
l'archange Raphaël et le jeune Tobie...

O serviteur : Que tu me sois d'un grand exemple,
ô toi qui m'as aimé ainsi qu'un saint son Dieu !
Le mystère de ton obscure intelligence
vit dans un paradis innocent et joyeux.

Ah! faites, mon Dieu, si Vous me donnez la grâce de Vous voir face à Face aux jours d'Eternité, faites qu'un pauvre chien contemple face à face celui qui fut son dieu parmi l'humanité.

28

Le poète médite. Il songe à ces prophètes
qui, comme des goëlands, crient dans la tempête.
Et le souffle du Saint-Esprit qui se révèle
pousse au large du Ciel obscur leurs caravelles.

Ils tiennent un journal de bord dont le papier
conserve çà et là, mystérieux herbier,
une feuille de l'Arbre où Dieu sera greffé.
Les océans futurs par eux sont traversés.
Ils ramènent, aux crocs de leurs ancres de rouille
une éponge, une Croix, des deniers, la dépouille
du Crucifié, des dés, une lance, un fouet :
épaves d'un naufrage à venir, dispersées
çà et là comme des étoiles dans l'abîme,
comme les phrases d'un poème où sont des vides,

comme, dans leur bizarre engrenage, les choses :
engrenage qui lie le rosaire à la rose.
Ces débris sous-marins gisent au fond des Temps,
à une profondeur de dix siècles avant.

L'homme voit peu de chose et mal. Il est cloîtré
dans son argile où la lumière est mesurée.
Dans son œil trouble rien d'abord ne se précise :
L'homme croit voir une Arche avant de voir l'Eglise.

Marins d'Eternité, sages, frustes prophètes
aux barbes dans le vent ! Laissez que le poète
vous prie d'intercéder pour lui auprès de Dieu,
vous dont les nefs encor coupent les flots des Cieux
et gardent fièrement, à des perles mêlé,
l'attirail tout sanglant de la Croix révélée.
Ecoutez-moi, ô vous qui scandiez sur des cordes
le Mystère à venir de la Miséricorde?
Dieu fasse que mes mains succombent sous des fleurs !
Obtenez-moi de lui, âpres navigateurs,
des fruits bons à manger et des oiseaux qui chantent.
Je veux voir le soleil luire dans la tourmente.
J'ai été en ces jours abreuvé d'amertume ;

Raisins de Chanaan, gonflez-vous dans la brume!
Gorges des fiancées, roucoulez pour l'amour!

Dans la paix lumineuse où est votre séjour,
que j'obtienne par vous, ô terribles prophètes,
que mon Dieu me pardonne et mon cœur soit en fête.
O lions qui chantiez: Qu'il exauce mes chants,
Lui qui prend soin des lys et des oiseaux des champs.

29

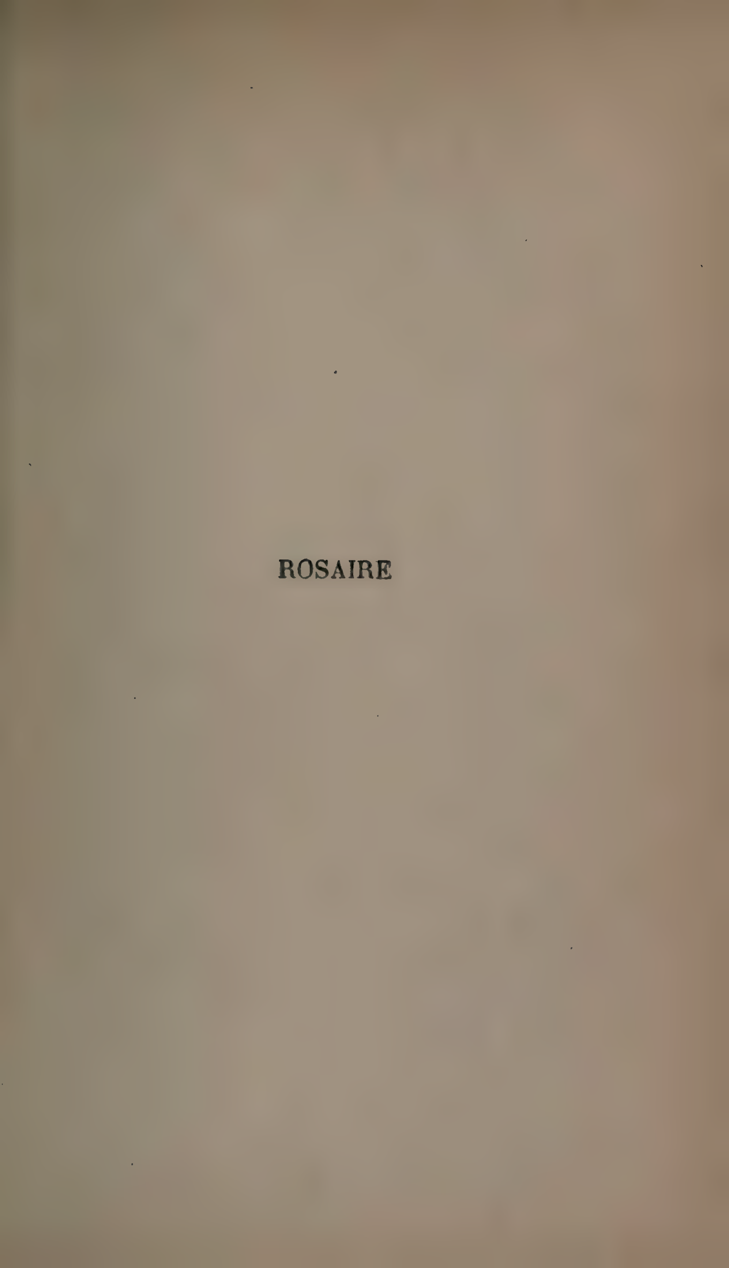
On voit, quand vient l'automne, aux fils télégraphiques
de longues lignes d'hirondelles grelotter.
On sent leurs petits cœurs qui ont froid s'inquiéter.
Même sans l'avoir vu, les plus toutes petites
aspirent au ciel chaud et sans tache d'Afrique.

... Sans l'avoir jamais vu! dis-je. C'est comme nous
qui désirons le Ciel dans notre inquiétude.
Elle sont là, perchées, pointues, faisant l'étude
de l'air, ou décrivant le vol d'un cercle doux,
pour venir repercher à l'endroit qu'elles quittent.

C'est dur d'abandonner le porche de l'église !
dur qu'il ne soit plus tiède ainsi qu'aux mois passés...
Oh ! Comme elles s'attristent ! Oh ! Pourquoi le noyer
les a-t-il donc trompées en n'ayant plus de feuilles ?
La nichée de l'année ne le reconnaît point,
ce printemps que l'automne a recouvert de deuil.

Ainsi l'âme qui a souffert de tant de choses,
avant de traverser les Océans divins
et de gagner le Ciel des éternelles Roses,
s'essaye, hésite, et, avant de partir, revient.





ROSAIRE



30

L'adolescente fait murmurer sa fenêtre
qu'elle ouvre à son réveil en s'y épanouissant.
Fleur de camélia, sa joue est rougissante.
L'enfant reçoit l'air vif, referme, et va se mettre
à genoux. Et sa bouche, ainsi que deux pétales
par l'aube détachés d'une rose Bengale,
effeuille avec ferveur, vers la nacre des cieux,
de son chapelet blanc les Mystères joyeux.

Annonciation.

Par l'arc-en-ciel sur l'averse des roses blanches
par le jeune frisson qui court de branche en branche
et qui a fait fleurir la tige de Jessé ;
par les Annonciations riant dans les rosées
et par les cils baissés des graves fiancées :
Je vous salue, Marie.

Visitation.

Par l'exaltation de votre humilité
et par la joie du cœur des humbles visités ;
par le Magnificat qu'entonnent mille nids,

par les lys de vos bras joints vers le Saint-Esprit
et par Elisabeth, treille où frémit un fruit :
Je vous salue, Marie.

Nativité.

Par l'âne et par le bœuf, par l'ombre et par la paille,
par la pauvresse à qui l'on dit qu'elle s'en aille,
par les nativités qui n'eurent sur leurs tombes
que les bouquets du givre aux plumes de colombe;
par la vertu qui lutte et celle qui succombe :
Je vous salue, Marie.

Purification.

Par votre modestie offrant des tourterelles,
par le vieux Siméon pleurant devant l'autel,
par la prophétesse Anne et par votre mère Anne,
par l'obscur charpentier qui, courbé sur sa canne,
suivait avec douceur les petits pas de l'âne :
Je vous salue, Marie.

Invention de Notre Seigneur au Temple.

Par la mère apprenant que son fils est guéri,
par l'oiseau rappelant l'oiseau tombé du nid,
par l'herbe qui a soif et recueille l'ondée,
par le baiser perdu par l'amour redonné,
et par le mendiant retrouvant sa monnaie :
Je vous salue, Marie.

32

Ainsi que Crusoë dans son île déserte,
le poète guette, à l'amère solitude,
quelle voile apportera la béatitude
à son exil. La mer, comme une porte ouverte,
semble donner l'espoir qu'apparaîtra soudain
le bateau qui rira à l'horizon d'étain.
Et la fièvre prend le poète sur la grève.
Il croit voir cette voile. Il n'y a pourtant rien
que le toujours pareil si accablant du rêve.
Le poète agonise. Il a soif, il a faim.
sa passion lui tend du fiel et du vinaigre.
Et les seuls fruits offerts au naufragé par Dieu,
ce sont les fruits des cinq Mystères douloureux :

33

Agonie.

Par le petit garcon qui meurt près de sa mère
tandis que des enfants s'amusent au parterre ;
et par l'oiseau blessé qui ne sait pas comment
son aile tout à coup s'ensanglante et descend
par la soif et la faim et le délire ardent :
Je vous salue, Marie.

Flagellation.

Par les gosses battus par l'ivrogne qui rentre,
par l'âne qui reçoit des coups de pied au ventre
par l'humiliation de l'innocent châtié,

par la vierge vendue qu'on a deshabillée,
par le fils dont la mère a été insultée :
Je vous salue, Marie.

Couronnement d'épines.

Par le mendiant qui n'eut jamais d'autre couronne
que le vol des frelons, amis des vergers jaunes,
et d'autre sceptre qu'un bâton contre les chiens;
par le poète dont saigne le front qui est ceint
des ronces des désirs que jamais il n'atteint :
Je vous salue, Marie.

Portement de Croix.

Par la vieille qui, trébuchant sous trop de poids,
s'écrie « Mon Dieu ! » Par le malheureux dont les bras
ne purent s'appuyer sur une amour humaine
comme la Croix du Fils sur Simon de Cyrène;
par le cheval tombé sous le chariot qu'il traîne
Je vous salue, Marie.

Crucifiement.

Par les quatre horizons qui crucifient le Monde,
par tous ceux dont la chair se déchire ou succombe,
par ceux qui sont sans pieds, par ceux qui sont sans mains,
par le malade que l'on opère et qui geint
et par le juste mis au rang des assassins :
Je vous salue, Marie.

34

Je suis une brebis qui court dans les œillets.
Elle tremble, et sa voix semble toute mouillée
lorsque l'on voit le jour succéder à la nuit :
Car l'aurore est bien froide avant que la brebis
dans le pur arc-en-ciel soit tout ensoleillée...
Renais, soleil! Du fond des cirques ténébreux.
renaissez, renaissez, Mystères glorieux,
pour la brebis qui tremble au milieu des œillets?

35

Résurrection.

Par la nuit qui s'en va et nous fait voir encore
l'églantine qui rit sur le cœur de l'aurore;
par la cloche pascale à la voix en allée
et qui, le Samedi-Saint, à toute volée,
couvre d'alleluias la bouche des vallées :
Je vous salue, Marie.

Ascension.

Par le gravissement escarpé de l'ermite
vers les sommets que les perdrix blanches habitent,
par les troupeaux escaladant l'aube du ciel

pour ne se nourrir plus que de neige de miel,
et par l'Ascension du glorieux soleil.
Je vous salue, Marie.

Pentecôte.

Par les feux pastoraux qui descendent, la nuit,
sur le front des coteaux, ces apôtres qui prient ;
par la flamme qui cuit le souper noir du pauvre ;
par l'éclair dont l'Esprit allume comme un chaume,
mais pour l'Eternité, le néant de chaque homme :
Je vous salue. Marie.

Assomption.

Par la vieille qui atteint, portant un faix de bois,
le sommet de la route et l'ombre de la Croix,
et que son plus beau fils vient aider dans sa peine ;
par la colombe dont le vol à la lumière
se fond si bien qu'il n'est bientôt qu'une prière :
Je vous salue, Marie.

Couronnement de la Sainte Vierge.

Par la Reine qui n'eut jamais d'autre Couronne
que les astres, trésor d'une ineffable Aumône,
et d'autre sceptre que le lys d'un vieux jardin ;
par la vierge dont penche le front qui est ceint
des roses des désirs que son amour atteint :
Je vous salue, Marie.

Fin du Rosaire.

36

J'ai rêvé cette nuit que j'étais sur la route.
Je lisais ce poème et voyais se poser
sur chaque feuille lue, comme fait un baiser,
des platanes tombée une autre feuille, rousse.

37

« Je me souviendrai de vous sur
« ma couche nocturne ; dès le matin
« je méditerai vos bienfaits... »
(Paroissien. Ps. 62.)

David, tu t'éveillais sur ta couche nocturne,
mais la lisse blancheur des filles d'Israël
qui se penchait vers toi, modelée comme une urne,
ne te suffisait point, tu t'adressais au Ciel.

Alors, sur le désordre ardent de cette couche,
les jambes repliées sous toi, longtemps ta harpe
bourdonnait, sourde et solennellement farouche.
Et tes femmes couvraient leurs fronts de leurs écharpes.

Ce cri que tu poussais vers les errantes lunes,
il monte encore, il fait ma consolation,
plus haut que le front blanc des concubines brunes,
plus haut que ma douleur, plus haut que ma passion.

38

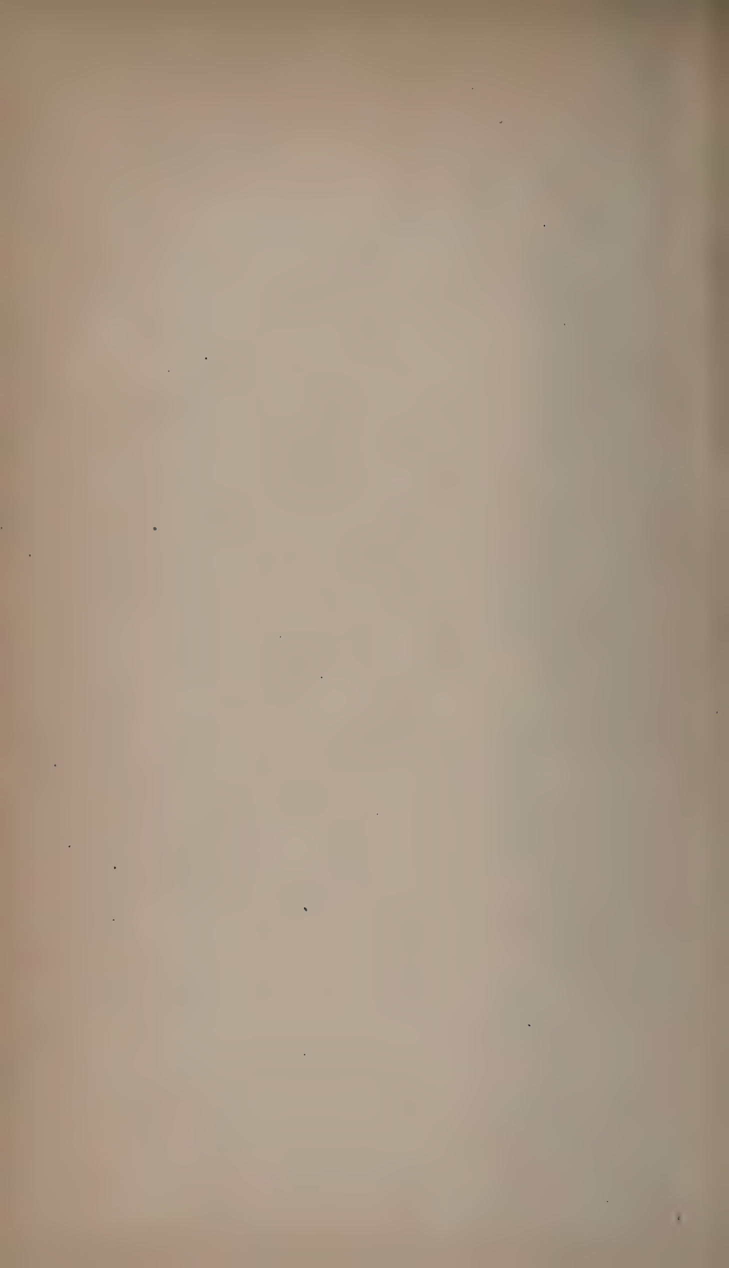
C'est un repas frugal que l'on mange à l'abri,
c'est un pain virginal divinement amer,
C'est le Pain qui est Dieu, par l'Esprit et la Chair,
qui nourrit, et guérit du mal de cette vie.

Ne crois pas, ô toi qui t'assieds à cet abri,
près de ces travailleurs et de ces travailleuses
dont la face est noircie par l'ombre besogneuse,
ne crois pas que ton Dieu en toi pousse un grand cri.

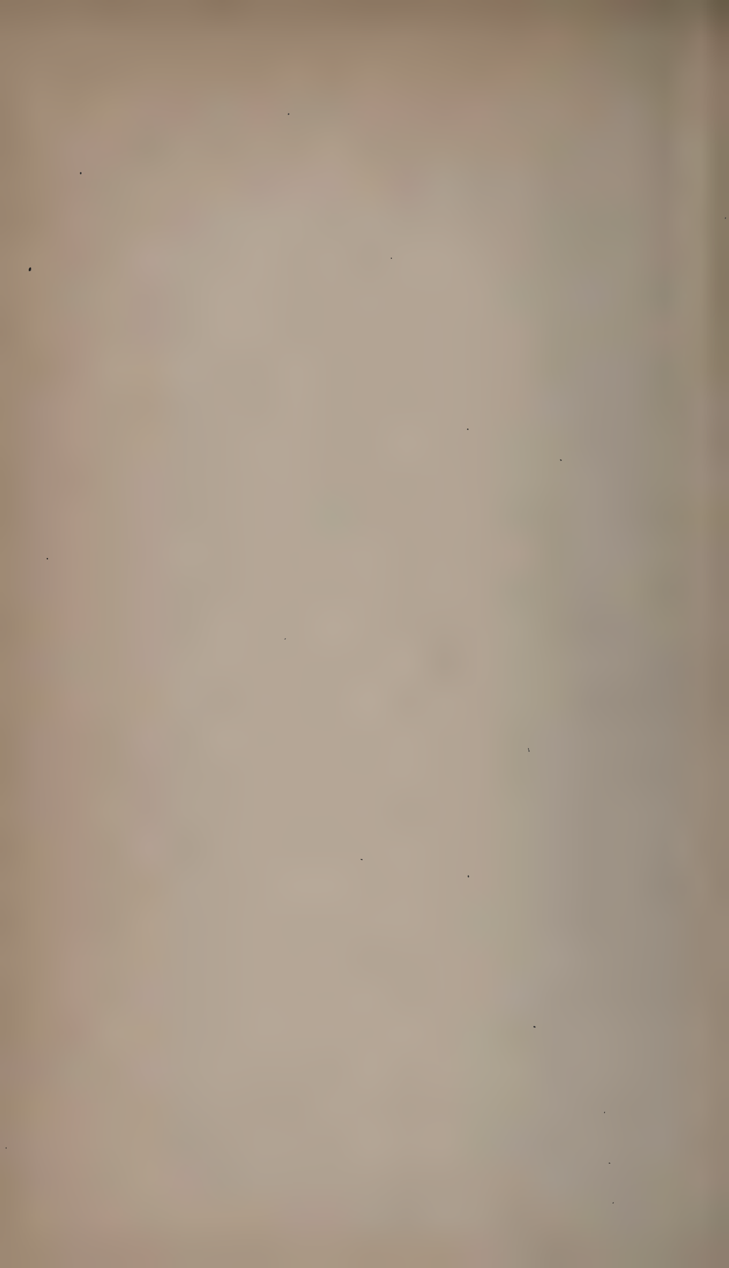
Car, assis au milieu des siens, à cette Cène,
le Christ parle si bas qu'à peine on peut l'entendre.
Mais bientôt je ne sais quoi d'indicible et tendre
nourrit d'encens divin l'âme et la rassérène.

Mon frère, va donc voir, toujours renouvelée,
s'arrêter un moment l'Humanité en marche,
manger le Pain de Vie multiplié dans l'Arche,
et repartir vers les Terres d'Eternité.

(1905)



TABLE



EN DIEU

EN DIEU 8

TRISTESSES

JE LA DÉSIRE 23
ELLE ÉTAIT DESCENDUE 24
DANS LE CHEMIN 25
ELLE EST GRAVEMENT GAIE 26
PARFOIS, JE SUIS TRISTE 27
UN POÈTE DISAIT 28
SON SOUVENIR EMPLIT L'AIR 29
AU PIED DE MON LIT 31
ELLE AVAIT EMPORTÉ 32
SI TOUT CECI N'EST QU'UN PAUVRE RÊVE 33
JE NE DÉSIRE POINT 34
O MON CŒUR ! CE SERA 35
NOUS NOUS AIMERONS TANT 37
FAISAIT-IL BEAU 38

14.

JE GARDE UNE MÉDAILLE.......... 39
J'AI QUELQU'UN DANS LE CŒUR.......... 40
VOUS M'AVEZ REGARDÉ.......... 41
JE SONGE A CE JOUR-LA.......... 42
LES LILAS QUI AVAIENT FLEURI.......... 43
DEUX ANCOLIES SE BALANÇAIENT.......... 44
PAR CE QUE J'AI SOUFFERT.......... 45
VENEZ SOUS LA TONNELLE.......... 46
VENEZ, MA BIEN AIMÉE.......... 47
DEMAIN FERA UN AN.......... 48

LE POÈTE ET SA FEMME

LE POÈTE ET SA FEMME.......... 51

POÉSIES DIVERSES

ACCABLÉ, JE M'ÉTAIS ASSIS.......... 105
J'AI FOULÉ DANS LES BOIS L'AZUR.......... 109
UNE GOUTTE DE PLUIE.......... 110
NE CROIS PAS A CE QU'ON TE DIT.......... 111
NE ME CONSOLE PAS.......... 112
JE PENSE A VOUS.......... 115
AU BORD DES EAUX.......... 117
TRISTESSE !.......... 121
DANS LE SILENCE DE LA NUIT.......... 122
DANS L'AUBERGE FUMEUSE.......... 124
J'AI DÉJEUNE CHEZ UN AMI.......... 125
L'ENFANT LIT L'ALMANACH.......... 126

CE SONT DE GRANDES LIGNES PAISIBLES........ 127
JE NE M'Y TROMPE PAS........ 128
LES PIEDS AU COIN DU FEU........ 129
LA GRAINE SAIT CHOISIR........ 133
EH! JE SAIS BIEN........ 137
LES ROSES DU JARDIN SONT SAGES........ 138
LA JEUNE FILLE PREND DES LEÇONS DE PRINTEMPS........ 139
C'EST UN COQ........ 140
COMME UN INSECTE........ 141
« JE FUS A HAMBOURG »........ 142

L'EGLISE HABILLÉE DE FEUILLES

DANS LA PALEUR EMBAUMÉE DE CE SOLEIL FOU........ 151
OR TANDIS QUE PRIAIT CE POÈTE C'ÉTAIT........ 153
ET C'EST AINSI QUE DIEU RÉPONDAIT AU POÈTE........ 154
LES PRIÈRES S'EN VONT AU CIEL COMME DES FLEURS........ 155
AUTOUR DE LA CHAPELLE S'ÉTEND LA PAIX DES CHAMPS........ 157
LE POÈTE N'EST PLUS JEUNE COMME AUTREFOIS........ 159
CAR MAINTENANT, NOURRI D'UN INEFFABLE BLÉ........ 161
LE POÈTE, TANDIS QUE L'ÉTÉ S'ÉLEVAIT........ 162
IL DIT AU CANTONNIER, AU SORTIR DE L'ÉGLISE........ 163
AU CRÉPUSCULE, A L'HEURE OU LE SILENCE SAINT........ 165
MAINTENANT, O MON DIEU, JE SAIS QUE CHAQUE CHOSE........ 167
LA COLOMBE TENANT LE RAMEAU D'OLIVIER........ 168
EN CE JOUR-LA L'ÉGLISE ALLÉGREMENT SONNAIT........ 169
UNE NOIX D'AMÉRIQUE EST TOMBÉE SUR L'ALLÉE........ 171
IL EST DES JOURS OU L'AME EST TRISTE. ELLE RETOMBE........ 172
JE NE SUIS SÉPARÉ DE VOUS QUE PAR MON CORPS........ 174

NOTRE PÈRE, AVANT LE SOMMEIL ET LE RÉVEIL.......... 175
O MON ANGE GARDIEN, TOI QUE J'AI LAISSÉ LA.......... 177
LA CHAPELLE SONNAIT ENCORE, ET CHAQUE COUP......... 178
LA LUNE DANS LA NUIT FAIT SONGER A LA TERRE........ 180
DANS CE SITE OU LA SAINTE VIERGE EST APPARUE........ 181
LE POÈTE ET L'AMI CAUSENT. UNE PELOUSE............. 183
LE POÈTE EST TOUT SEUL DANS LA FORÊT DE L'AME....... 184
LE MOINE, COMME UN VIEIL AIGLE AMI DES NUAGES....... 186
PRENDS TA VOIX DE CIEL BLEU, O CLOCHE DU BAPTÊME.... 188
TRANQUILLE ET NU SE POSE AU-DESSUS DU BLASPHÈME.... 190
MON HUMBLE AMI, MON CHIEN FIDÈLE, TU ES MORT....... 191
LE POÈTE MÉDITE. IL SONGE A CES PROPHÈTES........... 193
ON VOIT, QUAND VIENT L'AUTOMNE, AUX FILS TÉLÉGRAPHIQUES.................................... 196
ROSAIRE :
L'ADOLESCENTE FAIT MURMURER SA FENÊTRE............ 201
Annonciation.................................... 202
Visitation...................................... 202
Nativité.. 203
Purification.................................... 203
Invention de Notre Seigneur au Temple............ 204
AINSI QUE CRUSOÉ, DANS SON ILE DÉSERTE............ 205
Agonie.. 206
Flagellation.................................... 206
Couronnement d'épines........................... 207
Portement de croix.............................. 207
Crucifiement.................................... 208
JE SUIS UNE BREBIS QUI COURT DANS LES ŒILLETS...... 209
Résurrection.................................... 210
Ascension....................................... 210

Pentecôte.. 211
Assomption.. 211
Couronnement de la Sainte Vierge.................. 212
J'AI RÊVÉ CETTE NUIT QUE J'ÉTAIS SUR LA ROUTE........ 213
DAVID, TU T'ÉVEILLAIS SUR TA COUCHE NOCTURNE........ 214
C'EST UN REPAS FRUGAL QUE L'ON MANGE A L'ABRI....... 216



ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le vingt-cinq octobre mil neuf cent six

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE







